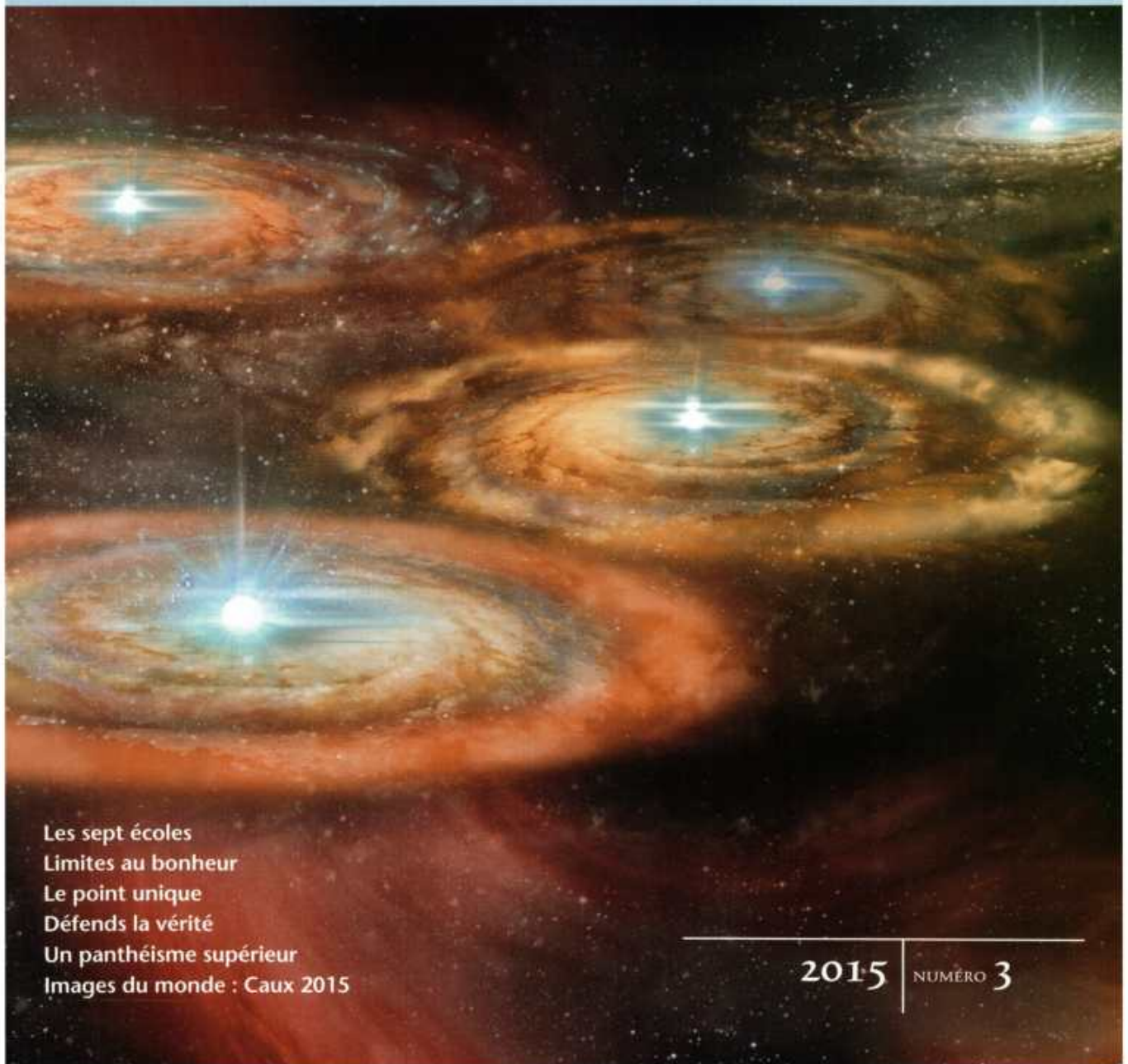




Pentagramme

Lectorium Rosicrucianum



Les sept écoles
Limites au bonheur
Le point unique
Défends la vérité
Un panthéisme supérieur
Images du monde : Caux 2015

2015 | NUMÉRO 3



Revue de L'École Internationale de la Rose-Croix d'Or Lectorium Rosicrucianum

Cette revue veut attirer l'attention des lecteurs sur la nouvelle période où est entrée l'humanité. Le pentagramme est à chaque époque le symbole de l'homme rené, de l'homme nouveau; en même temps c'est le symbole de l'univers et de son devenir éternel au cours duquel se manifeste le plan divin. Un symbole acquiert une valeur réelle quand il incite à l'accomplissement, et quiconque réalise le pentagramme dans son microcosme, son petit monde, se trouve sur le chemin de la transfiguration. La revue **pentagramme** invite donc le lecteur à entrer dans la nouvelle période en se livrant inté-rieurement à une véritable révolution spirituelle.

La revue pentagramme paraît six fois par an en alle-mand, anglais, espagnol, français, hongrois, néerlandais et portugais. Elle ne paraît que quatre fois par an en bulgare, finnois, grec, italien, polonais, russe, slovaque, suédois et tchèque.

Éditeur

Rozekruis Pers

Responsable éditorial

Peter Huijs

Conception

Studio Ivar Hamelink

Rédaction

Pentagramme
Maartensdijkseweg 1
NL-3723 MC Bilthoven, Pays-Bas
e-mail: info@rozekruispers.com

Administration et abonnement

Éditions du Septénaire
2 Quai Saint-Thomas
F-67000 Strasbourg, France
e-mail: info@septenaire.com
www.septenaire.com

Lectorium Rosicrucianum
CH-1824 Caux, Suisse
e-mail: admin@rosicrucianum.ch

Lectorium Rosicrucianum vzw
Lindenlei 12
B-9000 Gent, Belgique
Représenté par Mme. A. De Jongh
e-mail: secrlectoriumrosicrucianum@skynet.be
www.rose-croix.be

Lectorium Rosicrucianum
2520 rue de la Fontaine
Montréal, Québec H2K 2A5 Canada
e-mail: montreal@rose-croix-d-or.org
http://canada.rose-croix-d-or.org

Il est possible de s'abonner au pentagramme à tout moment.

Impression

Stichting Rozekruis Pers
Bakenesergracht 5
NL-2011 JS Haarlem, Pays-Bas
e-mail: info@rozekruispers.com
www.rozekruispers.com

© Stichting Rozekruis Pers. Toute reproduction est interdite sans autorisation écrite préalable.
ISSN 1384-2072 / CCP 18-406-9

pentagramme

Année 37 2015 numéro 3

Il est connu depuis toujours que la véritable tradition ésotérique qui traite de libération en l'homme de la stature de l'âme, c'est-à-dire de devenir citoyen du royaume des Cieux, ne pouvait se réaliser effectivement qu'avec l'aide d'authentiques écoles de la Gnose. Si tout peut être l'objet de lectures ou d'études, il demeure qu'aux fins de réaliser un pouvoir intérieur suffisant qui nous permette de franchir le seuil qui nous sépare de la vraie vision de la réalité, le vécu du Chemin est exigé, le Chemin qui de toute éternité est protégé par les « Porteurs du Sentier ». Ce Chemin est très singulier: Il commence et s'achève dans le *non-savoir*, débute humblement et se termine modestement. En cours de route, nous apprenons que nous sommes uniques aussi bien que pareils en tant qu'êtres humains ; que nous sommes tout aussi remarquables que les milliards d'étoiles du glorieux firmament divin et, en même temps, uniques dans l'expérience de l'Unique logé dans notre centre le plus intérieur et dans chacune des milliards de cellules qui l'environnent. Les Porteurs du Sentier, ils savent, ils gardent, ils aident ; ils forment la Fraternité universelle. Sans eux, pas la moindre avancée n'est possible ; avec leur bienveillance, le Sentier est une route large qui conduit à la réalité vraie que notre planète englobe.



Couverture : Naissance d'étoiles extrêmement lumineuses - cent millions de fois plus que notre soleil - dans les nébuleuses en spirale de notre jeune univers. © Shantanu Basu, University of Western Ontario, Canada

Les sept écoles

le divin enthousiasme de l'acte

J. van Rijckenborgh 2

Les limites du bonheur 6

Images du monde :

Young Rosicrucians à Caux 2015

12, 13, 25, 39, 48, 49

Explorer les limites pour gagner sa liberté 14

Le point unique

la cause qui est sans cause 18

La redécouverte de la gnose

(suite et fin) 26

Limites 30

Le plus grand panthéisme

poème d'Alfred Tennyson 32

Défends la vérité jusqu'à la mort

Jean Hus – la première réforme 34

Le voyage de Mantao

(suite et fin) 40

Les sept écoles

J. van Rijckenborgh

Dans les écritures saintes, il existe une légende charmante au sujet des âmes sœurs. Lors de la manifestation de la vague de vie humaine, la vie nouvelle se manifesta de manière septuple. Par sept rayons, les esprits vierges descendirent vers l'école de l'expérience. Les sept esprits devant le trône – les esprits planétaires – inspirés par les douze hiérarchies créatrices – les signes du zodiaque – préparèrent chacun un groupe particulier d'âmes humaines pour le formidable développement que nous traversons tous.

Ainsi en est-il que chaque enfant des hommes possède une étoile-père sans savoir de laquelle il s'agit. Aussi peut-il se faire que nous rencontrions, dans notre entourage ou en dehors, des personnes ou des groupes qui exercent un attrait exceptionnel sur nous. Intuitivement, nous sentons alors en nous nombre de liens qui nous apportent une Lumière pour notre développement et nous éprouvons des sentiments de joie et d'allégresse. Quelque chose qui sommeillait au plus profond de notre for intérieur et qui défait des temps indicibles est alors réveillé, à savoir le pouvoir intérieur de reconnaître.

Nous retrouvons un jumeau, une jumelle, une âme jumelle. Nous retrouvons des âmes possédant le même ange-étoile que nous et issus du même rayon. C'est avec elles que nous avançons jusqu'au bout, lorsque, au cours de notre progression et de notre ascension, nous aurons atteint la patrie ; lorsque, arrivés à l'apogée de notre développement, nous chanterons le septuple chant d'amour et d'amitié, de sacrifice et d'action.

Comme la vague de vie humaine se développe de sept manières différentes, il y a donc sept

écoles d'initiation. De ce fait, nous ne pouvons que nous développer dans celle qui correspond au rayon auquel nous appartenons. Et ce n'est pas avant le terme du voyage, lors de sa dernière initiation, que l'élève sur le Sentier recevra le nom de l'étoile paternelle et connaîtra sa provenance. Voilà comment s'explique le fait que les sept écoles sont les manifestations des sept rayons, des sept esprits planétaires et que c'est le long de ces sept rayons que l'humanité peut être conduite à l'initiation. Cela explique également que toute personne qui en ressent le besoin et le recherche de tout son être soit conduite vers l'école voulue, vers le rayon avec lequel depuis le début elle est apparentée et en contact. Ainsi voyons-nous l'humanité harmonieusement répartie sur la terre en sept groupes et reliée par des liens intérieurs. Devant l'œil de l'esprit, nous avons l'image du but de l'évolution dont, par exemple, l'évangile de Matthieu veut aussi

Plat en céramique minaï avec la reproduction des sept planètes, dont le soleil au milieu. C'est en même temps la représentation du cheikh en tant que centre profane et spirituel entouré de ses fidèles ministres. Art persan du début du XIII^e siècle

© Metropolitan Museum of Art, New York, VS



Jan van Rijckenborgh et Catharose de Petri sont les fondateurs de l'École spirituelle de la Rose-Croix d'Or. Au sein de cette École, ils ont, par tous les moyens, expliqué et montré, par l'exemple, le chemin de la libération de l'âme, et éclairé les élèves à l'aide de textes originels de sagesse universelle.



nous pénétrer. Mais ce chemin est austère et solitaire. Il est parsemé de résistances. Ce chemin d'efforts et de détresses est celui d'une nuit étouffante, pendant laquelle l'humanité peine, se tracasse et s'agite désespérément.

Pour arriver où ?

Posez mille fois la question, vous recevrez mille réponses différentes. L'on vous renvoie à un pays magique doré qui est de l'autre côté. L'on vous indique un probable au-delà, dualiste dans son expression. Une fois, c'est la félicité, une autre fois, c'est le feu de l'enfer, mais dans cette vie-ci, il s'agit de manger ou d'être mangé. Et ainsi de suite. Vous connaissez ces imprécisions et ces doctrines.

Sans doute entendez-vous comme nous résonner dans le monde le ricanement des millions d'individus qui ne voient pas d'issue et qui sont pareils à des aliénés dans la camisole de force d'une civilisation avec ses budgets de guerre et ses abattoirs pour les vagues de vie animale et humaine.

Mais au-dessus et à travers ce grouillement il y a, rayonnante, la Lumière blanche.

Toutefois, l'homme n'en voit plus rien, si ce n'est de vagues lueurs. La Lumière paraît si lointaine et tellement irréelle. Oui, là-bas, au bout du chemin sont les sept demeures. Au départ, nous le savions tous, sans exception, mais en cours de route, nous l'avons oublié et nous avons pris pour buts principaux le règne de la matière et l'empire des sens.

Pourtant, voilà les sept lumières qui s'élèvent de la terre. Ce sont les sept chemins qui mènent à l'initiation. Tous sont sous la maîtrise et la conduite de l'Unique Lumière.

Qu'en est-il de ceux qui se préoccupent du sort de leurs frères et sœurs dans la matière et en dehors ? Quid de ceux qui veulent véritablement se donner sur l'autel du service afin d'aider vraiment leurs congénères encore en chemin ? Ceux-là peuvent s'élancer le long des sept





rayons pour prendre des forces et s'enrichir de sagesse en vue d'accomplir leur labeur de participants au travail dans le vignoble.

La clef qui donne accès à ces écoles de service, nous la connaissons d'emblée, c'est l'immense et débordant désir d'aider les hommes en lequel culmine l'entière fraternité universelle.

À présent nous connaissons notre tâche, notre mission : aucun transport mystique mais une vie ordinaire d'action et de don de soi, ici dans la matière. Laissez s'enflammer en vous ce divin enthousiasme de l'action. La vibration que cela suscite va se propager au loin ; à des miles de distance elle va débarrasser notre atmosphère des forces noires. Mais l'image que nous tentons d'élaborer n'est pas encore parfaite car on pourrait croire que les sept écoles sont séparées, sans plus, ce qui susciterait précisément en nous cette conscience de séparation, que nous prions Dieu d'expulser de nous. Non, les sept écoles sont *une*. Mais il faut dire que nombreux sont ceux qui retardent leur avancée sur le chemin en faisant le choix d'une direction erronée.

Au-dessus des sept écoles est fondée Celle qui accomplit le tout, la Lumière blanche qui embrasse toutes les écoles, le Christ, l'esprit solaire qui vint pour faire sa demeure parmi nous et imprégner la terre et ses habitants de son pouvoir rayonnant. Ainsi la séparation apparente devient une unité et notre propre nature devient l'image intérieure de la Bible en tant qu'unique école pour l'Occident, en tant que chemin direct vers Lui, vers la Lumière. Aussi ne peut-il en être autrement que ceux qui ont connaissance de cette Lumière – ceux qui savent, non pas comme une leçon apprise par cœur, mais grâce à la large vision qu'ils ont de leur propre être et des possibilités qui y sont renfermées – se mettent à témoigner de la Lumière et l'apportent jusqu'aux endroits où c'est le plus nécessaire. ☸

Limites du bonheur

Des penseurs, des sages et de nombreux textes sacrés nous apprennent que nous avons tout pour être rayonnants de bonheur, ou tout au moins pour le devenir ! Que nous manque-t-il donc pour que nous réalisons cela si difficilement alors que tous nos efforts y tendent ?

Dans ce même but a été mis en place dans notre société tout ce qui peut contribuer au bien-être et c'est de manière collective que l'on se soumet à un astucieux et très efficace marketing appliqué à l'idée de bonheur. Nous croyons que nous progressons dans la mesure où nous consommons. Or cela ne nous rend pas plus heureux, au contraire, car nous manque précisément ce qui peut nous rendre réellement heureux. Au fil du temps, la notion même du bonheur en est venue à nous échapper. Voilà ce que désespérément nous recherchons aujourd'hui.

LA FÉLICITÉ PROMISE La notion de bonheur est relativement récente. Autrefois, l'intérêt se portait plutôt, par exemple, sur des valeurs telles que l'obéissance et la vertu. La récompense pour les avoir observées ne venait que bien plus tard : après la mort. La félicité éternelle venait alors compenser ce dont on avait été privé durant la vie. Une vie qui, jusqu'à la mort, était une vallée de larmes ; une vie à trimer juste pour survivre, en punition du péché originel commis par un autre. Heureusement les temps ont changé. Mais aujourd'hui, on veut le bonheur ici et maintenant, sur-le-champ, ce qui fait surgir un nouveau sentiment de culpabilité parce que, malgré tout, on n'arrive pas à l'atteindre. Ce n'est plus tant pour la miche de pain qu'on travaille, mais bien pour le trouver, chacun pour soi, ce bonheur. On veut s'en rapprocher à force d'acquisitions diverses et néanmoins il ne fait que filer devant soi. Seuls l'achat d'un produit et son déballage procurent de fugitifs moments de jouissance.



Wilhelm Schmid, philosophe de la vie, a écrit

plusieurs livres sur le thème, dont *Pourquoi le bonheur n'est pas ce qu'il y a de plus important dans la vie.* (2011) et *Être malheureux – Un encouragement* (2013).

« Les êtres humains pensent que la vie et tout ce qu'elle comporte doit être entièrement positive. C'est le message de la pensée. Cependant la vie comporte aussi des abîmes. Si vous osez les voir en face, alors oui, la vie vous donne tout et vous vivez de manière authentique. »

Cette assertion de l'auteur se rapproche fort de la vision de

Schopenhauer dans *Parerga et Paralipomena* II, ch. 12, 148 :

« Si notre vie n'a pas la souffrance pour but évident et direct, alors notre existence est ce qu'il y a de moins utile au monde. En effet, il est absurde de considérer que l'infinie souffrance, tellement symptomatique, qui découle de la détresse dont le monde regorge, serait absolument insensée et purement fortuite. Notre sensibilité à la souffrance est quasi illimitée, alors que celle au plaisir, elle, est extrêmement restreinte. Chaque malheur pris séparément paraît être une exception, mais le malheur en général est la règle. »



Michael Foley, *L'abondance absurde – Pourquoi il est si difficile d'être heureux.* (tit. orig. *The Age of Absurdity. Why Modern Life makes it hard to be happy.*) 2012.

Dans ce livre, ce professeur en technologies de l'information d'Irlande du Nord ne prend pas le parti de nous détourner de cette réalité absurde mais de l'observer à la loupe et d'y réfléchir. Pour M. Foley, le meilleur remède contre l'abondance absurde est de tendre vers Dieu et de se perdre en Lui ; la plus intense expérience de soi étant de se perdre soi-même.

S'ensuivent des sentiments de culpabilité face à l'armoire remplie de vêtements non portés, à la bibliothèque pleine de livres non lus, aux CD à peine écoutés.

LA RAGE DE CONSOMMER Depuis longtemps ce n'est même plus la peine de sortir de chez soi pour acheter ; un clic de souris suffit. Cependant notre comportement de consommateur est aussi attentivement que virtuellement gardé à l'œil. À l'aide des sciences noétiques, des messages publicitaires clignotants percent inexorablement notre soi-disant immunité devant le danger de leur contamination. – Combien d'i-watches Apple parviendra-t-il à vendre ? – Nous sommes souvent pris dans le scénario jouissif de la consommation. Certes, cela nous donne un certain plaisir et la vie s'en trouve quelque peu facilitée. Mais dans tout cela, qu'en est-il du bonheur ?

LES LOIS DU BONHEUR Nous avons droit au bonheur, nous dit-on, et quantité d'instances veillent au respect de nos droits présumés. Si nous n'obtenons pas gain de cause, nous pouvons introduire

une réclamation à un guichet... déjà assiégé par bon nombre de revendicateurs. La société des services est censée assurer notre vie depuis la naissance jusqu'au décès, sans rien laisser au hasard. Il n'empêche que si nous intentons un procès pour raison de lèse-personne, il serait de plus en plus difficile de désigner un coupable. Finalement, contraints et forcés, nous devrions admettre qu'il y a un manque fondamental en amont, qu'il s'avère impossible de satisfaire de manière organisée tout souhait de bien-être et de bonheur, et de prévenir tout malheur éventuel.

DE L'ART D'ÊTRE MALHEUREUX Existe-t-il un bonheur spontané ? Soyons réalistes : une certaine dose de malchance dans la vie est inéluctable. De ce fait, même l'esprit le plus éveillé ne peut se soustraire à un sentiment d'inquiétude. Notre nature nous porte à nous sentir souvent malheureux, comme si nous avions perdu la capacité de trouver le bonheur.

Des recherches sur le fonctionnement du cerveau ont démontré que des expériences positives exercent sur nous un effet plus éphémère que des expériences négatives. De plus, notre capacité à nous sentir bien diminue d'autant plus que notre attention se disperse à la recherche incessante de nouveaux stimulants. Que se passe-t-il dans le cerveau dans ces conditions, quand nous sommes, en permanence «joignables», toujours «en ligne», continuellement en compagnie virtuelle ? Que s'y passe-t-il quand nous recevons toujours davantage à voir, à emmagasiner et à digérer, «accros» aux nouvelles fugitives du jour ? Parvenons-nous à

Le psychanalyste Paul Verhaeghe fait usage du terme «méritocratie» qu'il applique au modèle de société néolibérale dans laquelle on est soumis à une énorme pression pour la performance obligée, due à une compétitivité excessive, et par laquelle, dans la lutte que celle-ci génère, on est poussé à l'égoïsme. Au terme d'un congrès portant sur les soins de santé psychique, il conclut : « Une méritocratie néolibérale installe inmanquablement une concurrence entre les individus, avec pour conséquence

la disparition de la solidarité et de l'esprit communautaire. Combiné à un système d'évaluation externe forcé, cela provoque ce qu'il y a de plus dangereux : la disparition de toute éthique. Autrefois, chacun se sentait faire partie d'une communauté et s'identifiait à son éthique. Aujourd'hui, un individu se trouve directement opposé à une organisation, et les deux parties n'ont qu'une chose en vue : gagner davantage. La méritocratie néolibérale génère de la sorte un égoïsme universel.

intégrer tout cela ? Sujets à d'innombrables incitations successives, nous est-il possible de trouver un peu de quiétude et de silence pour faire le point sur ce qui survient ?

L'extase artificielle provoquée par des illusions aveuglantes ne peut de toute façon adoucir que de manière provisoire le mal-être. Vient un terme à nos tentatives insistantes de réclamer plus de nos existences qu'elles ne peuvent donner.

C'est alors que nous pouvons exiger de nous-mêmes, à contre-courant, que notre vie s'ouvre à l'au-delà de l'existence, et, paradoxalement, c'est dans l'instant présent, que se déroule ce qu'il y a de plus essentiel. Cela paraît moins passionnant, moins foisonnant que ce qu' auparavent nous nous plaisions à rêver ; en revanche, cet instant présent placé sous notre observation nous implique dans ce qui est vraiment en cause. Non pas en tant que spectateur superficiel avec toutes ses projections futiles, mais en tant qu'observateur profondément concerné par tout ce qui se passe en lui. Nous ne pouvons être vraiment présents que dans notre environnement personnel immédiat, là où, alternativement, nous passons des joies aux peines. Dans cette vie-là il y a de la place pour

un malheur passager, un échec, une perte. Une telle vie peut être simple, ou bien compliquée et pénible, mais de toute façon elle est vraie, elle est vivante. Si nous pouvions voir cela, l'accepter et lâcher toute résistance, nous ferions une sérieuse avancée. Tout à coup les chercheurs de bonheur deviendraient des chercheurs de sens et la vie la meilleure des écoles.

LE SENS DU FONCTIONNEMENT DU MONDE

Finalement, nous découvrons qu'il n'y a rien à redire à notre vie et qu'elle est la meilleure que nous puissions souhaiter. L'accélération actuelle de notre rythme de vie augmente le stress, mais plus la pression devient grande, plus le désir de s'en libérer augmente. Aussi, au milieu de l'agitation, notre fiévreuse envie de bonheur personnel se révèle être la marche incontournable vers la découverte du vrai bonheur. Nous allons percer à jour nos nombreux attachements idiots et tout ce qu'ils ont provoqué dans notre cerveau. Nous verrons comment ils nous ont paralysés dans notre liberté de penser et d'agir au profit d'autrui. On pourrait dire que nos méninges forment le hardware en vue du bonheur, mais que le

Dirk De Wachter prétend dans son livre, *Borderline Times* (Temps limites – La fin de la normalité), de 2012, que si, à notre époque, il y a toujours plus de personnes qui correspondent au diagnostic d'état limite, cela est dû au fait que « Dans cette société du bonheur, il est devenu difficile de ne pas se sentir bien. Il y a un mythe du bonheur modélisé : tout doit être fantastique, et cela chaque jour. Or ce n'est pas le cas. De temps à autre c'est moins formidable et parfois, il y a de sérieux revers. Et en pareils cas nous manquons de résistance. »

software des nombreux programmes égotiques à court terme nous joue des tours. Aucun exercice mental ne peut nous aider à nous défaire des anciens schémas ; cela ne fait qu'en ajouter. Commençons par laisser affluer dans le cœur le courant de vie de l'Autre, le Bien unique. Cela nous purifiera des envies stupides liées aux circonvolutions mentales typiques du moi. Ensuite, faisons l'expérience de l'apaisement, de la profondeur et du silence... Rien que cela !

L'UNITÉTÊTE-CŒUR Un cœur ainsi ouvert à l'abondance affluant de la source du bonheur spirituel ne peut rien produire d'autre qu'une pensée créative nouvelle. Cette ouverture permet un juste accord entre le cœur et la tête. Un miracle se produit alors dans l'espace de notre vie intérieure : enfin nous pouvons accepter sans réserve notre existence limitée, transitoire. Du cœur comme de la tête nous pouvons dire oui à ce qui nous est donné à vivre et à apprendre ; nous n'attendons pas autre chose que ce qui est. Il en découle nombre de prises de conscience, de sujets à méditer et à contempler. Que de décou-

vertes dans la Lumière d'un cœur activé, d'une âme aux polarités renouvelées ! La force illimitée et parfaite du véritable bonheur peut enfin nous toucher au centre de notre vie restreinte – il n'y a plus de temps à perdre ! C'en est fini des envies capricieuses et des humeurs changeantes. À la place, il y a une conscience d'être, ininterrompue et inscrite dans l'universel, une attention absolue portée à la possibilité d'un bonheur qui concernerait le monde entier.

LE BONHEUR RECOUVRÉ Ne cherchons pas le bonheur absolu à l'extérieur, là où les mirages et les châteaux en Espagne ne font que le singer. Il se trouve au fond de l'âme humaine. Il afflue continuellement vers notre conscience, ce dont nous ne nous rendons compte que lorsque nous nous mettons de côté. Car le vrai bonheur, qui est intérieur, est précisément cela : absence, non-faire, laisser-passé, laisser-grandir, acceptation totale du courant de la vie qui transforme et emplit la moindre des fibres d'énergie vitale, de prana. Lorsque nous renonçons à détourner son courant à notre seul bénéfice, la vie se déploie librement jusqu'à donner naissance à l'homme nouveau, à l'homme-âme-esprit. Alors que le bonheur est vainement recherché dans le labyrinthe du monde, nous le retrouvons dans le paradis du cœur : le royaume intérieur. C'est là qu'est le pur cristal, la pierre des sages, l'unique trésor pour lequel, dans l'évangile, l'homme de la parabole vend tous ses biens. C'est « la mesure bonne, bien secouée, qui déborde » que nous recevons comme un cadeau du ciel. Le bonheur perdu recouvert ! ✪



La conférence pour Jeunes Élèves - Pâques 2015 à Caux (CH) - avait pour thème : « De la réincarnation à la transfiguration ». Un titre qui résonne. Lors des ouvertures de table, les jeunes exposaient leur manière de voir ce sujet, espérant s'offrir mutuellement quelque chose. Du vrai, bien ciblé, réconfortant, clairement énoncé avec un message bien précis :



« Le chemin hors de l'obscurité est de se détourner de tout ce qui est mauvais et négatif pour se tourner vers la Lumière. Alors le Chemin peut être vu comme une voie de lumière, de joie et de liaison profonde aux autres. Tout dépend de la manière de se focaliser. Si tu es focalisé sur la Lumière, ta vie deviendra plus légère et plus facile. Ceci n'est pas un espoir mais une certitude qui peut grandir en chacun de nous. Mais dans la vie de tous les jours on a vite fait d'oublier cela. (...) Focalise-toi sur la Lumière et tu recevras de la Lumière. Sache que tout est précisément comme il faut qu'il le soit. N'oublie jamais, au grand jamais, que tu n'es pas seul au milieu de la lutte de la vie. Regarde autour de toi, tu n'es pas seul. »

Explorer les limites pour gagner sa liberté

Qu'y a-t-il de plus sécurisant pour un enfant que les bras pleins d'affection qui délimitent son espace ! Il y a pourtant des moments où la maman doit « laisser l'enfant de côté ». Dans l'espace où celui-ci est seul débute sa liberté. Le tout-petit se trouve comme perdu dans l'immensité du berceau. Mais il ne tardera pas à trouver la force de se pousser vers l'extrémité de celui-ci, à laquelle sa caboche se heurtera. Cela lui rappellera peut-être la paroi de la matrice. Recherche du connu, de la sensation de frontières sûres ? Je rencontre des limites, donc je suis...

À LA MAISON Passé la phase horizontale sur le ventre ou le dos, le monde du berceau et du parc s'élargit à celui de la salle de séjour, puis du corridor, de l'escalier... C'est fascinant de voir comment l'enfant, tout confiant et joyeux, part à leur découverte, à quatre pattes pour commencer, puis après sur ses deux jambes. Il explore les limites et les déplace, les siennes et aussi celles de ses parents. L'enfant semble mû par le désir naturel de découvrir, pour apprendre et pour grandir. En même temps, les parents font également des découvertes et veulent préserver et protéger leur petit. « Attention ! Pas faire ça ! »... Mais où est la confiance ? Pourquoi cette peur incessante que l'enfant tombe, se fasse mal ou tombe malade ? Le pédiatre dira : « Accordez ces expériences à votre enfant, même si elles sont douloureuses. »

AU GRAND AIR La petite famille est sur la plage. Quelle merveilleuse journée avec le soleil, les châteaux de sable et la recherche de coquillages ! Tout à coup, c'est le choc : le bout de chou a disparu ! On regarde d'abord de tous côtés, on appelle... Finalement on va voir le surveillant. De sa voix paisible il dit : « Allons chercher à contre-vent. » Pourquoi cela ? « Parce que le vent offre une résistance qui donne à l'enfant un sentiment rassurant de délimitation. S'il part avec le vent, il se sent emporté, il craint de disparaître. » Effectivement, on ne tarde pas à retrouver le petit un peu plus loin, pieds nus dans le sable, insouciant, face au vent.

EN CLASSE Les petits bras potelés et les menottes sont devenus plus fermes, plus osseux et s'exercent à une délicate motricité. Quelle transition ! Le marmot qui, de ses mains nues, creusait le sable mouillé et agitait la boue d'une flaque avec un bâton, doit tout à coup s'efforcer



ÉDUCUER CONSISTE À DONNER DE L'ESPACE, QUAND C'EST POSSIBLE, ET À MARQUER DES LIMITES QUAND C'EST NÉCESSAIRE



Jozef Israëls, Enfants de la mer, 1872 © Rijksmuseum, Amsterdam

Expirer : lui donner de l'espace pour explorer, pour trébucher et se redresser

Inspirer : en mettant des limites, en le confrontant

de colorier et de dessiner à l'intérieur de fins tracés. Que vont dire les grandes personnes ? Si l'enfant y parvient, il sera complimenté. Et pourtant, quelle restriction, quelle limitation ! Quand il deviendra adulte, aura-t-il encore la témérité de sortir des sentiers battus, de penser par lui-même ?

PARMI LES COPAINS À les voir, les copains se ressemblent tous. Ils ne savent que faire de leurs bras et jambes si longs ; ils ne marchent pas vraiment, ils traînent les pieds ; plutôt que d'être assis, ils sont affalés. Même si l'envie d'escalader un arbre et d'y construire une hutte est encore là, ce n'est plus du tout à ça qu'ils s'occupent, vraiment plus ! Ils tapotent sur leurs *smartphones*, n'importe où. Tout le monde peut à tout instant les atteindre, sauf leurs parents ! Les copains, voilà ce qui est important ! D'un côté, ils sont empêtrés dans les non-dits et les codes contraignants du réseau d'amis, de l'autre, ils sont tellement désireux d'acquérir leur liberté personnelle que, pour ce faire, ils ruent dans les brancards à propos de tout ce qui limite leurs possibilités d'expression. Pianoter sur leur téléphone portable n'est peut-être rien d'autre qu'un moyen pour dériver le chaos du trafic dans leurs têtes.

Dans l'euphorie de sa venue au monde, les parents souhaitaient éduquer leur enfant selon le principe de la respiration. *Expirer* : lui donner de l'espace pour explorer, pour exceller et être brillant, pour nourrir des souhaits et rêver, pour trébucher et se redresser. *Inspirer* : en mettant des limites, en veillant à sa sécurité, en posant des exigences, par des remarques et des confrontations, en le laissant se questionner à propos de lui-même.

AVEC LES PARENTS Mais dans la pratique, les parents se rendent compte combien c'est difficile. Ils veulent préserver leur enfant... mais de quoi ? De ce dont eux ont peur ? Car la peur, l'enfant ne la connaît pas ; il en est (provisoirement) préservé. Il est ouvert à la vie. Celle-ci est pour lui une grande aventure, un voyage d'exploration. Comme boussole pour se lancer dans sa course, il dispose de ses sentiments et de son intuition, et non de la prudence ou du désir d'éviter les risques. Si de grandes vagues se présentent sur son chemin : « *Cool ! Maman, t'inquiète. T'énerve pas, Papa, c'est ma vie, laisse-moi prendre des risques.* » Les parents en restent pantois ; on dirait que les rôles sont inversés. L'enfant qui, autrefois, avait tant de questions, les leurs renvoie pour qu'ils se

les posent à eux-mêmes : « Où est passé notre courage pour vivre nos choix ? Avons-nous plongé au cœur de notre être pour y découvrir notre plus profonde aspiration ? L'avons-nous suivie ? Ne nous sommes-nous pas laissé engluier dans la collante toile de la vie sociale avec toutes ses obligations et contraintes ? N'avons-nous pas été poussés par la peur au point d'en arriver à ramper ? Et maintenant, avons-nous atteint la limite de ce que nous pouvions faire ? Osons-nous lâcher la sécurité (apparente) et risquer de perdre le contrôle de notre vie ? Osons-nous étendre nos ailes, nous oublier nous-mêmes quelquefois et nous rendre à ce qui est illimité ?

C'est alors que les parents le réalisent : c'est pour leurs enfants qu'ils respiraient. Ils les couvaient de leurs inspirations et expirations, ainsi que de leurs limites personnelles. Naturellement ils expiraient aussi leur propre aspiration à la liberté. Dans ce champ respiratoire créé par les parents, il existait une certaine synchronicité avec l'enfant. Mais même si celle-ci était indispensable, n'y avait-il pas autre chose que la liberté de simplement respirer ? De ce qui vient de l'illimité, nous n'inspirons que ce qui correspond à notre être ; ensuite nous l'expirons de manière réductrice en même temps qu'affirmée. Notre respiration, notre souffle est alors chargé de nos bonnes intentions, et aussi de nos soucis et de nos craintes. Mais alors, comment faire pour respirer de manière non conditionnée, dans l'illimité d'un souffle habité par tout le possible ?

EN LUI-MÊME Il vient un moment où le jeune a assez de courage pour traverser tout ce qui était trop restrictif à son goût, ne fût-ce, d'abord, qu'un moment. Bien qu'encore relié à son groupe d'amis, il opte toujours davantage pour un chemin personnel. Un chemin qui va de l'extérieur vers l'intérieur. Dès lors, les torrents de paroles laissent la place au silence des lacs. D'une manière ou d'une autre, il devient de plus en plus lui-même, semble-t-il. La personne qu'il portait secrètement en lui se fait de plus en plus distinctement connaître.

EN TOUT Plus que jamais, les parents se sentent liés à ce jeune être, non plus tellement par le lien du sang, en tant que papa-maman, mais par l'âme. La quête de liberté de l'adolescent a rendu visibles et sensibles les limites et les restrictions des parents.

Lorsque l'âme était à la recherche d'un corps, ce n'est pas sans raison qu'elle est entrée dans ce monde par le biais de deux adultes et qu'elle a pu respirer un certain temps avec eux. Les parents et l'enfant sont impliqués dans la même aventure, dans l'exploration de *cet autre* qui respire à l'intérieur d'eux : le soi véritable. Quand celui-ci, très subtilement, prend sa première respiration et pousse son cri de re-naissance, ce qui commence est extraordinaire. L'infini se met à battre dans son cœur, et il va rechercher sans cesse, pour le dissoudre, ce qui paraît limité, rendant ainsi possible : tout créer, tout porter et tout dissoudre. ✪

Le point unique

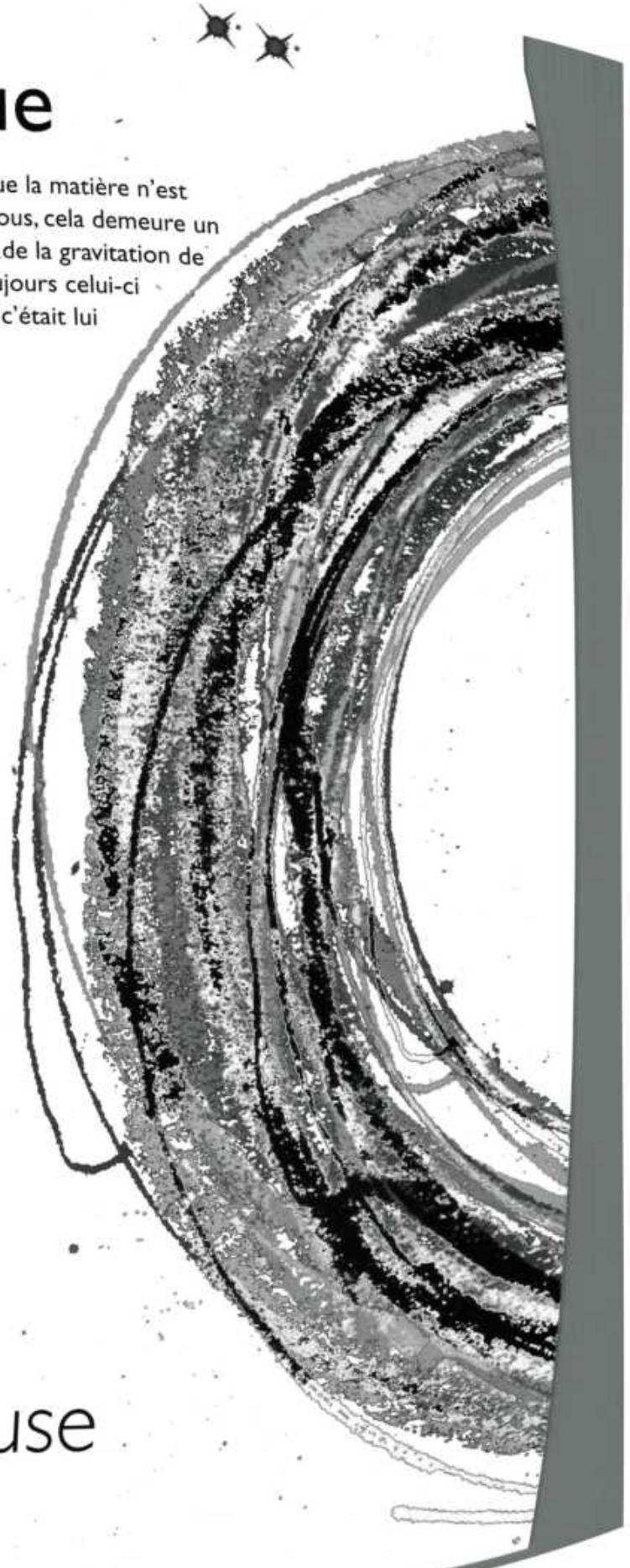
Peu à peu, nous nous sommes habitués à l'idée que la matière n'est pas solide mais énergie. Pour la plupart d'entre nous, cela demeure un concept, parfaitement abstrait, comme la théorie de la gravitation de la terre autour du soleil puisque nous voyons toujours celui-ci se lever à l'est et se coucher à l'ouest, comme si c'était lui qui tournait autour de nous.

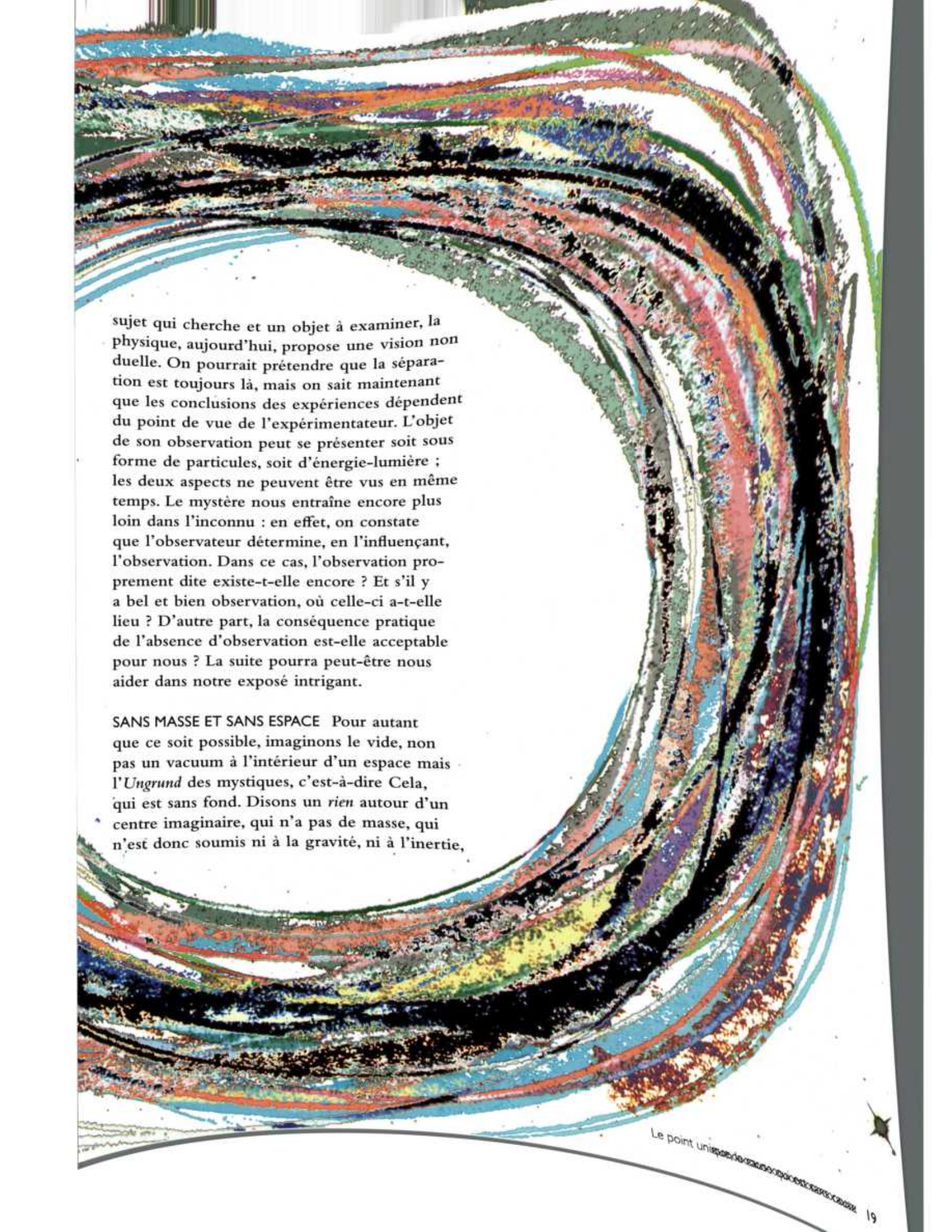
De même, notre expérience persiste à nous dire que la chaise et notre corps assis dessus sont solides. Avoir notre centre de gravité dans une forme bien localisée dans l'espace est une conception qui nous offre un ancrage stable.

Les connaissances concernant les particules aux noms exotiques de *quarks* et de *neutrinos*, de même que les *cordes* de la théorie qui porte leur nom, relèvent d'approches scientifiques profondément mystérieuses. Sans doute est-ce la raison pour laquelle elles sont du domaine de la recherche fondamentale. Ces particules (dites) conceptuelles ne désignent pas des particules solides, considérons-les plutôt comme de l'énergie-lumière, même si, en l'occurrence, il y a plusieurs façons de considérer les choses. Il est aussi question de la théorie quantique et de l'étonnante relation instantanée entre les particules sub-atomiques.

La science fondamentale de nos jours est passionnante pour ceux qui trouvent un peu limité de s'en tenir à la conception traditionnelle de la masse du corps reposant sur une chaise. Si nous faisons abstraction du fondement de la science classique qui considère qu'il y a un

la cause qui est sans cause





sujet qui cherche et un objet à examiner, la physique, aujourd'hui, propose une vision non duelle. On pourrait prétendre que la séparation est toujours là, mais on sait maintenant que les conclusions des expériences dépendent du point de vue de l'expérimentateur. L'objet de son observation peut se présenter soit sous forme de particules, soit d'énergie-lumière ; les deux aspects ne peuvent être vus en même temps. Le mystère nous entraîne encore plus loin dans l'inconnu : en effet, on constate que l'observateur détermine, en l'influçant, l'observation. Dans ce cas, l'observation proprement dite existe-t-elle encore ? Et s'il y a bel et bien observation, où celle-ci a-t-elle lieu ? D'autre part, la conséquence pratique de l'absence d'observation est-elle acceptable pour nous ? La suite pourra peut-être nous aider dans notre exposé intrigant.

SANS MASSE ET SANS ESPACE Pour autant que ce soit possible, imaginons le vide, non pas un vacuum à l'intérieur d'un espace mais l'*Ungrund* des mystiques, c'est-à-dire Cela, qui est sans fond. Disons un *rien* autour d'un centre imaginaire, qui n'a pas de masse, qui n'est donc soumis ni à la gravité, ni à l'inertie,

Le vide est forme - la forme est vide

ni aux limitations de la vitesse de la lumière, que nous connaissons dans notre univers spatio-temporel. Cette chose indéterminée peut se déplacer à une vitesse infinie sans enfreindre une quelconque loi de la physique. Cela signifie qu'elle peut être et qu'elle est simultanément partout et nulle part.

Par ailleurs, dans cette conception, notre corps ou une assiette, qui semblent être constitués d'un nombre immense de particules ayant pris forme, n'y sont plus qu'une unique particule se déplaçant à une vitesse vertigineuse, si bien qu'on dirait qu'elle réapparaît continuellement à côté d'elle-même.

Bref, apparemment, tout semble constitué de plusieurs particules alors qu'en réalité, il n'y a qu'une, fondamentale, qui parcourt un chemin géométrique sacré à travers un vide sans espace ni temps. La pluralité de tous les phénomènes du passé, du présent et du futur a lieu les uns dans les autres, ils y surgissent dans le même instant atemporel. Ce qui revient à dire que tous les atomes dont est fait notre corps, comme ceux de la terre et des étoiles de l'univers physique, se manifestent par la grâce d'une particule unique, identique à elle-même.

Cette chose ou "non-particule" est la force de vie qui génère ce qui doit l'être ; elle est sans passé ni futur et n'est pas limitée par un espace précis. La création n'est qu'un unique instant "phénoménal". Ainsi se renouvelle-t-elle à tout moment et, à tout moment, tout se qui se crée est neuf.

LA SOURCE INCONNAISSABLE Il est fort possible qu'à la lecture de cela, vous ayez une réaction de stupéfaction ou d'incrédulité, même si, malgré tout, quelque chose est passé entre les lignes. Allons-nous maintenant nous précipiter sur notre mental pour tâcher d'y voir plus clair ? En quoi ce petit exposé va-t-il nous éclairer ? Laissons pénétrer en nous, mais sans vouloir la saisir, l'idée de cette particule qui n'en est pas une. De la sorte, nous mettons de côté nos compagnons que sont le mental et le sentimental. Car ici l'intelligence des mots et des images ne nous fait pas avancer ; en revanche nous découvrons entre les lignes et les termes utilisés que ce n'est pas la personnalité qui est primordiale mais que c'est cette chose sans masse, cette 'non-particule' insaisissable qui est notre être essentiel insondable ! Situons-nous un instant dans ce Sois pour concevoir que tout phénomène, au lieu d'être généré par quelque chose, l'est par le rien. En effet, en tant qu'objet, toute chose n'est qu'un phénomène apparent.

Cette chose qui n'est pas une particule est une source de créativité, un potentiel capable de tout créer en un instant unique. Or, si la source est ce qui donne lieu à tout ce qui est manifesté et à tout ce qui est en devenir, cela vaut aussi pour la personnalité spatio-temporelle. Mais la source demeure toujours, à l'extérieur, la cause qui n'a pas de cause.

C'est donc seulement en apparence que le temps et l'espace font leur apparition au sein de l'absolu et qu'ils se relient à notre moi et

à notre vie personnelle. L'expérience de ce qui nous paraît à chaque fois nouveau sur le fil imaginaire du temps nous vient du fait que notre moi n'est pas en état de se situer dans l'intemporalité de notre Soi essentiel éternellement nouveau. La raison logique peut prendre connaissance de tout ceci comme d'une théorie – encore une – mais sans en saisir l'essence. Si logique soit-elle, une théorie ne colle jamais tout à fait au réel. D'autre part la conscience raisonnante ne supporte que de minimales adaptations et ne peut faire l'expérience du toujours neuf que comme quelque chose de permanent, donc comme du temps, sans réellement saisir son immédiateté.

UN UNIVERS OSCILLANT Nous avons proposé une vision pouvant inclure cette conception ancienne de l'univers oscillant, selon laquelle celui-ci et son contenu entier disparaissent et apparaissent à tout moment. Les soufis Shabestari et Ibn 'Arabi en parlent, et Jami, dans son *Traité sur le soufisme*, dit ceci :

« Cet univers est continuellement renouvelé, à chaque instant et à chaque respiration. À chaque moment un univers cesse d'être et un autre qui lui ressemble prend sa place – mais les hommes, pour la plupart, n'en font pas l'expérience. La célérité de la succession trompe l'observateur et lui fait croire que l'univers a une existence permanente. »

Les vagues et l'océan sont inséparablement Un, nous dit Shabestari :

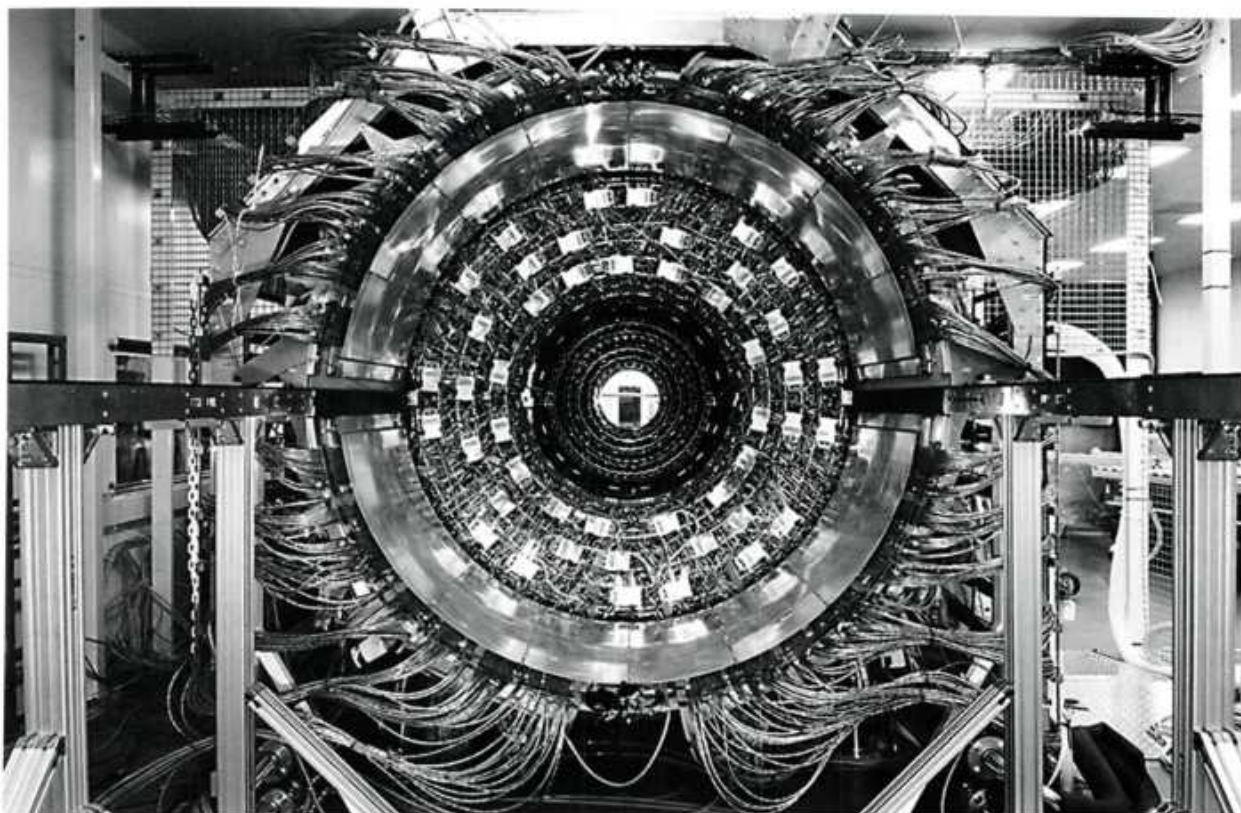
« L'éternité et la temporalité ne sont pas des choses séparées ; un rocher qui tombe dans l'océan fait des

vagues ; le relatif surgit de l'absolu et y retombe. Pareillement, nous voyons les trois lettres A U M comme la création, le maintien et la dissolution dans l'océan infini. »

Dans la tradition chrétienne, cela se dit : « de moi – par moi – vers moi ».

SIMPLICITÉ Le divin apparaît dans une multiplicité infinie, mais sans pour autant être complexe – seuls sont l'*ici* et le *présent*, l'unique seul a besoin d'être. Hermès désigne l'unique comme « un cercle sans circonférence et dont le centre est partout ».

Alors qu'un centre déterminé se rapporte à une circonférence, et donc à une limitation, Hermès parle d'ubiquité. Ce point, ou ce centre, est *en* toute chose le milieu et l'essence. Cet Unique inconnaissable est donc la source de toute vie. Il est le Soi, Dieu. L'homme aussi *est* Cela, notre être le plus profond. Toutefois, parce que notre raison ordinaire fait l'expérience de cette profondeur comme d'un vide, d'un abîme sans fond, elle recule. Mais ce qui peut être d'abord éprouvé comme de la peur pourra se fondre dans la joie, dans l'amour de la vie qui jaillit sans arrêt de la source insondable. Cette peur est pareille à une crampe paralysante, nous faisant tenir la vie à distance afin de la garder sous contrôle, avec parfois même un sentiment d'aversion. Il en résulte cette séparation ressentie entre « ma vie et moi ». La vie tellement proche ne peut plus être perçue comme réelle à cause de cette séparation. Alors qu'au travers d'hommes accomplis, la vie jaillissant des pro-



L'intérieur de l'accélérateur de particules du CERN à Genève (CH)

fondeurs est la force qui porte avec amour tout ce qui se manifeste. La tradition ésotérique dit que du AUM procèdent sept courants de rayonnements créateurs originels qui se déploient dans la création selon une règle d'or. C'est ce qui nous a permis d'évoquer un chemin géométrique sacré parcouru par Cela, la "non-particule". Nous pourrions également nous représenter ce chemin comme l'anneau d'un champ torique où tout ce qui surgit en tourbillonnant du milieu y retombe ; on pourrait aussi parler du cœur battant de Dieu.

« DIEU VEUT L'EXISTENCE ET IL EST L'EXISTENCE »
Hermès, quant à lui, dit qu'il est préférable d'affirmer que « Dieu ne contient pas en Lui toutes

les créatures, Il EST Lui-même toutes les créatures ! Il ne Se les adjoint pas de l'extérieur, mais c'est de son Être propre qu'Il les procréé et de Lui-même qu'Il les fait se manifester. La perception et le pouvoir de penser de Dieu, c'est le mouvement perpétuel de l'Univers ; et jamais il n'arrivera que la moindre chose existante, c'est-à-dire que la plus infime partie de Dieu, ne se perde. Car Dieu contient tout en Lui ; rien n'est en dehors de Lui, et Il est en tout. »

(Corpus Hermeticum, Onzième Livre, v. 23-24)
Bref, Hermès aussi enseigne que la source n'est pas une chose dont autre chose pourrait procéder, ni à l'intérieur de laquelle quelque chose apparaîtrait, auquel cas l'existence entière ne serait que dualité, ce à quoi la conscience raisonnante aimerait tant la réduire.

L'univers surgit comme la danse surgit du cœur de Shiva – quand celui-ci reprend la danse dans son cœur, l'univers disparaît

LA PARTICULE-MOI Au milieu de tout cela, la personnalité avec sa conscience raisonnante se comporte comme une particule séparée, sans l'être pour autant. Ce que nous en voyons n'est que le jeu inconscient d'une particule-moi caricaturale. Chaque personne est bien unique. En apparence, le "rien" devient "quelque chose", dans une pluralité de personnes, esclaves de ce "quelque chose", ce qui est une corruption toute personnelle dont chacun de nous peut se débarrasser. Nous ne pouvons donc pas en charger une supposée *unité* qui serait responsable de nos projections au sujet de ce "quelque chose". Alors, comment pouvons-nous concevoir ce phénomène du moi dans le grand ensemble ? Hermès dit à ce propos : « *Le monde est la première créature : après le monde, l'homme est le deuxième être vivant, mais le premier parmi les mortels. Il a en commun avec les autres êtres vivants l'élément animateur.* » (*Corpus Hermeticum, Douzième Livre, v. 35*)

Au verset 65, Hermès parle de la communauté des âmes, des dieux, des hommes et des entités dénuées de raison. En bref, on pourrait dire qu'il y a deux phénomènes (ou manifestations) animés : la nature et l'homme. Chaque groupe de phénomènes de la nature a une âme centrale ou «âme-groupe» ; quant à l'homme, il est pourvu d'une âme individuelle.

Pour en revenir à la particule de départ, celle-ci génère une étincelle qui se sépare d'elle, tout en étant et demeurant indissolublement cette particule elle-même. Donc, la particule se scinde en apparence et devient plurielle, elle devient le genre humain où chacun dispose de

sa propre parcelle d'étincelle originelle. De ce fait, chaque homme, en tant que potentiel divin de créativité, est immortel selon son être essentiel intérieur. Cette étincelle allume le feu de la conscience. Dire que la particule est le Moi inconnaissable absolu, c'est dire en même temps que le feu de la conscience est le «Je Suis». À ce propos, dans la tradition du christianisme intérieur, il est question de l'âme-esprit, du Fils et du Père. Le Père inconnaissable se révèle dans le Fils.

L'ÉNERGIE DES PARTICULES Quand l'étincelle s'enflamme et devient un feu de conscience, s'allume un feu d'âme qui anime la personnalité. Poursuivant notre pensée, considérons ce feu comme l'énergie d'une particule dans laquelle la règle d'or évoquée auparavant conduit le tout à se manifester. Voyons-y l'Esprit rénovateur car c'est lui qui procède de l'immédiateté. La tradition en parle comme de l'Esprit sanctifiant. Quand le Christ dit : « *Voici, je fais toute chose nouvelle* », il invite chacun à accueillir cet Esprit et à se tenir immédiatement en conscience dans le nouveau.

Cet Esprit se révèle en l'homme accompli, c'est-à-dire en l'homme chez qui Il peut "crépiter" aux trois niveaux : esprit, âme et corps. Cet Esprit c'est le Soi «qui marche», la Vie réellement *vivante*. Chez une âme qui s'identifie à la personnalité, le feu de conscience ne peut plus allumer l'âme directement ; d'office, la nature prend la relève pour la garder animée. C'est dans une telle personnalité que nous dévelop-

pons une conscience raisonnante, celle qui ne nous donne du monde qu'une image limitée. Voilà pourquoi, dans l'apparent isolement d'une particule-moi, de l'expérience de ce moi surgit une angoisse inconsciente à propos de ce qui est réellement vivant en lui.

L'expérience du monde n'est pas une affaire personnelle, elle est universelle. Dans la pure conscience, les objets entrent sans aucun conditionnement et gardent cette qualité. L'expérience et l'objet gardent une ouverture, ils ne sont donc pas déterminés par le mental, ils sont toujours nouveaux, ils sont une seule manifestation dans l'immédiateté. Ce n'est donc pas la personnalité mais la pure conscience qui veille à tout.

Il y a une conscience unique et, d'emblée, l'expérience du monde !

Cela permet de comprendre qu'il n'y a pas une intelligence qui, de l'extérieur, dirigerait tout mais bien une intelligence qui est présente en tout. La physique moderne le formule ainsi : « l'énergie est intelligence et l'intelligence est énergie ». Cela attire notre attention sur le fait que le corps et l'âme sont capables d'autorégulation et d'autoguérison et que nous pouvons leur faire confiance.

L'INÉLUCTABLE UNITÉ Comme toutes les particules sont incluses les unes dans les autres, l'unité ne s'apparente pas du tout à une collection. Cela vaut aussi pour l'humanité qui est, seulement en apparence, une collection de particules divines. Même si la conscience raisonnante pense qu'il y a deux mondes – le sien

et l'autre, divin – et qu'elle projette ou imagine une pluralité de mondes, cela n'a pourtant lieu que dans une seule manifestation. Aussi, dans un sens absolu, la conception des mondes parallèles ou «matrix» n'est-elle pas adéquate.

Du point de vue de la personnalité, l'état de séparation dans l'espace et le temps est une réalité de fait, mais du point de vue de l'absolu il n'en est rien. Si nous ne voyons pas tous les corps célestes, c'est parce que nous ne percevons les choses qu'à l'intérieur d'une certaine dimension ; parce que nous sommes reliés à ce dont nous avons conscience, par une sorte d'intime relation comme celle propre à une famille. Dans tout cela, ne nous laissons pas prendre en otage par la logique de la raison et de la croyance en un discours. Réfléchissons, si le rien ne dissimule pas, où est le paradoxe ? Où situer alors la pensée d'être un moi isolé ? Où est l'énergie étriquée, crispée ? Sans distinction, l'essence apporte toujours la vie ; et la vie est amour. L'essence réunit sans cesse ce qui est apparemment séparé. Or la réunion des choses, dans l'état d'unicité, étant une impossibilité, il est clair que la particule indéterminée est en tout le Moi absolu.

De même, l'image utilisée plus haut : « retomber dans le soi » n'était qu'une image, car dans quoi pourrais-je retomber ? Moi-même en moi-même ?

L'absolu et le manifesté sont unis par une danse qui dépasse notre capacité de compréhension, car il n'y a pas deux parties qui s'aiment, il n'y a que l'amour. ☸



Extrait d'un service à Caux : « Le verbe 'pécher' vient du latin peccare qui signifie 'commettre une faute, un délit'. En réalité, il n'existe qu'un seul péché, un seul délit : s'isoler de la Lumière. » Il y eut une diversité de services, tous clairement formulés, s'ajustant avec logique et bien adaptés à des jeunes. Il fut notamment question de quantités de genres de relations comme celle de deux personnes qui se trouvent sur la même longueur d'onde, pensent simultanément, sans que la distance ne constitue une barrière quand il s'agit d'être unis. Dans la relation à Dieu, la distance physique ne joue aucun rôle puisque le divin est en nous. La jeunesse de la Rose-Croix se l'entend dire déjà très tôt : « Le royaume de la Lumière divine est à l'intérieur de toi ! » (Chant de la Jeunesse 44)

La redécouverte de la Gnose (V et fin)

À l'occasion de la parution en néerlandais du livre *Échos de la Gnose*, une conférence publique a été donnée le 6 novembre 2013, à la librairie «Pentagram» de Haarlem, aux Pays-Bas, sous le titre : *Pourquoi George R.S. Mead peut-il être appelé le premier gnostique moderne*. Nous faisons paraître ci-dessous la cinquième et dernière partie de cette conférence qui a retracé brièvement l'histoire de l'accueil que reçut la Gnose en Occident, dans les mondes scientifique, intellectuel et ésotérique.

Pour avoir réellement accès à la riche diversité des nombreux courants des mystères du début de notre ère, Mead forgea sa clef de compréhension sur la lucidité de sa vision personnelle, entièrement imprégnée de son travail de pionnier en tant que théosophe. Contrairement à tout ce qui relève du travail de spécialistes réalisé auparavant, Mead a su conserver une vue d'ensemble sur ces courants très divers. Il était en mesure de faire le lien entre eux parce qu'il voyait comment tout s'ajustait dans un sublime plan de délivrance au profit de l'homme égaré, à la recherche de la vérité concernant ses origines, son existence et ses possibilités de développement. Mead était à même de comprendre de l'intérieur comment tous ces aspects dissemblables formaient les facettes d'un unique chemin initiatique et non pas un méli-mélo synchrétique obscurcissant la vérité. D'après lui, il ne pouvait y avoir de divergences fondamentales entre des textes hermétiques et néoplatoniciens, entre les mystères orphiques et mithriaques et les oracles de Chaldée, entre les messages évangéliques des ébionites et les textes mandéens, entre le mode de vie des esséniens et celui des manichéens, entre les cosmologies des sethiens et ophites et les visions d'Hermès. Là où d'autres s'enlisèrent dans la complexité des origines et cherchèrent en vain les rapports de cause à effet et les influences réciproques entre les divers courants de la gnose, lui percevait un grand courant souterrain, gnostique, sous-jacent. Il n'y avait

aucune uniformité dans ce christianisme des origines vu que celui-ci provenait d'un creuset de tendances complémentaires, tant chrétiennes que non chrétiennes, de groupes entre lesquels il n'y avait aucune barrière. Car ce n'est que plus tard que l'Église de Rome imposa sa domination tant sur la gnose païenne que sur la gnose chrétienne. La destruction de la bibliothèque d'Alexandrie et l'interdiction de la libre circulation de textes hérétiques convinrent parfaitement à la stratégie de cette Église de Rome pour imposer le silence à toutes les opinions dissidentes.

LA GNOSE AUTHENTIQUE EST THÉOSOPHIQUE
Mead, cependant, fut l'un des tout premiers à délivrer le gnosticisme de toute stigmatisation hérétique en décelant son originalité propre. Il le put parce qu'il avait rapidement réussi à se soustraire lui-même à l'hégémonie ecclésiastique pour se vouer au véritable christianisme. Dans une déclaration de principe figurant dans *The task of Theosophy*, Mead affirme que les gnostiques ont formé « les premières écoles initiatiques des vrais chrétiens, ce qui est compréhensible pour le théosophe qui accepte de se familiariser patiemment avec leur terminologie, car la véritable gnose est théosophie. »¹ Aussi, Mead ne manqua-t-il pas de courage pour aller à contre-courant des conceptions courantes. Tandis que Walter Scott, en 1924, dans sa traduction de *Hermetica*, partage encore l'opinion selon laquelle l'hermétisme ne doit d'aucune manière être mis en rapport avec une



GEORGE STOWE MEAD, LE PREMIER GNOSTIQUE MODERNE

histoire égyptienne antérieure puisqu'il se demande « ...si dans l'hermétisme il y a quelque chose qui est dérivé d'une religion égyptienne originelle », et affirme : « Au départ des enseignements bien définis il n'y a presque rien et, proportionnellement, ce qui vient d'Égypte est minime dans la doctrine hermétique car l'essentiel a été emprunté à la philosophie grecque. »² Nous savons que cette opinion s'appuie sur les thèses préalables d'Isaac Casaubon, le savant londonien qui, d'un revers de main, balaya la thèse de l'ancienneté réelle de l'hermétisme en le faisant passer pour une falsification tardive, jouant ainsi le jeu des intérêts de l'Église. Durant la glorieuse période d'Élisabeth I, caractérisée par un grand essor de la pensée hermétique, l'Église voulut éradiquer celle-ci de la mémoire. Pas étonnant, donc, que Scott n'ait même pas daigné faire mention de la magnifique traduction de Mead datant de 1906. Mead ne partageait pas l'opinion de Casaubon quant à un hermétisme exclusivement issu du néoplatonisme ; pour lui l'hermétisme reposait sur une ancienne tradition égyptienne, ce qui mettait à mal la thèse de Casaubon. D'après Mead : « Plus on étudie les meilleures de ces exhortations mystiques – et autant que possible sans aucun préjugé –, dans un effort sincère pour partager le sentiment des auteurs, plus on approche la conscience d'être au seuil de ce que nous supposons avoir été le véritable *adytum*³ du plus sublime dans les mystères de l'Antiquité. Les références à la grandeur et au caractère

incommensurable de ce qu'il y a au delà de ce seuil sont innombrables. Parmi bien des aperçus admirables, il y a un regard sur la clef qui donne accès à la sagesse égyptienne, l'explication de la manifestation, à la lumière d'une conception limpide du cosmos. (...) Ces mystères sont d'une force et d'une beauté que même la plus honteuse falsification des textes par des inconnus ne peut estomper entièrement. Même si – c'est une façon de parler – ils se présentent en morceaux alors que leur vêtement d'origine était certainement magnifique, les textes sont toujours reconnaissables par ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. »⁴

LE SENS DE LA GNOSE Toutefois le travail de Mead finit par être reconnu et c'est grâce à ses traductions que nous constatons combien ces textes sont étonnamment modernes, concrets et parlants. Cela ne nous étonnera donc pas que J. van Rijckenborgh ait abondamment fait usage des traductions de Mead et que ce soit sur ses traces qu'il s'autorisa à parler de « La Gnose originelle égyptienne et son appel dans l'éternel présent ».

S'il y eut un chercheur, traducteur et commentateur qui posséda le *feel of Gnosis* – « le sens de la Gnose », ainsi que Quispel décrit ce don –, ce fut bien George Mead, lui qui a mis en lumière et à la disposition de tous ceux qui viendraient après lui l'héritage complet de la pensée gnostique et hermétique dans ses ouvrages : *Thrice greatest Hermes, Fragments of*

Comme, pour lui, la Gnose n'appartenait pas à un lointain passé, il a actualisé cette sagesse des mystères pour tous ceux qui ressentent une affinité avec elle

a Faith forgotten et surtout dans *Echo's from the Gnosis*, mais aussi dans sa magnifique traduction de *l'Évangile de la Pistis Sophia*. Mead est réellement parvenu à desceller, pour les vrais chercheurs, les 'initiés', la chambre du trésor de la Lumière où l'antique sagesse des mystères attendait sa redécouverte depuis si longtemps. Il put le faire parce qu'il avait réalisé que les documents gnostiques et hermétiques étaient écrits dans un langage initiatique qui ne s'adressait pas à des 'étrangers' et « ne pouvait être dévoilé, excepté à l'attention de ceux qui en étaient dignes ». Étant capable de lire ce langage, Mead put pénétrer et traduire ces textes, sans être arrêté par les frontières de l'espace et du temps nous en séparant. En même temps, sa manière de traduire a rapproché ce langage de l'expérience actuelle de chacun. Pour lui la gnose n'appartenait pas à un lointain passé, enfermée dans une langue morte, contrairement aux érudits et aux scientifiques qui, avant lui, l'ont considérée, de façon restrictive, comme loin des gens, loin des 'profanes'. C'est la raison pour laquelle Mead a actualisé cette sagesse des mystères et l'a rendue très positivement lisible pour tous ceux qui ressentent une affinité avec elle et peuvent y ouvrir leur cœur. Non seulement parvint-il à donner une tournure limpide et compréhensible

aux textes sources, mais il leur donna aussi sa propre expression, fluide, étincelante, dépouillée, toute imprégnée de gnosticisme. Lisez ou relisez les deux tomes des *Échos de la Gnose* et constatez vous-même comme cela paraît frais, neuf et actuel. Qui pourrait se risquer à dire que ces textes sont surannés bien qu'ils aient été rédigés il y a plus d'un siècle ?

POUR LE COMMUN DES MORTELS Depuis Mead, le virage est évident. Si H.P. Blavatsky fut la première à mentionner auprès d'un large public la tradition gnostique, Mead, quant à lui, apporta un message pénétré de gnosticisme. Il ne se borna pas à reconnaître le caractère théosophique de la vraie gnose, grâce à lui la vision théosophique se trouva élevée à la hauteur d'une sagesse gnostique authentique. Pour confirmer ce que nous affirmons, nous le citons une fois de plus, quand il définit l'objectif sur lequel toute sa vie spirituelle allait être axée :

« Le but recherché par le mystique honnête était de faire naître son propre corps cosmique authentique et, donc, de devenir un dieu. Autrement dit, le but était la régénération de soi-même en passant par l'indispensable expérience préalable de la traversée de tous les stades de la cosmogénèse dans sa propre

nature. (...) Aujourd'hui, nous assistons à une renaissance de la conscience cosmique. Cela n'a rien de nouveau, il s'agit là de l'ancien, de l'antique secret. Pour avoir une conscience cosmique, pour être en contact avec la grande Âme du tout, il faut que l'homme génère en lui-même un organisme cosmique et qu'ainsi, petit à petit, il permette à l'Homme-Dieu de naître, s'intégrant au grand pouvoir de penser divin. »

LE PREMIER GNOSTIQUE MODERNE Ceci montre comment Mead, en tant que gnostique contemporain, était en mesure de jeter un pont entre l'antique sagesse des mystères et la nouvelle. Au gnostique d'aujourd'hui il a rendu accessible la sagesse ancienne. Ceci ne fut possible que parce qu'il était lui-même un initié, appliquant dans son propre développement les préceptes anciens. S'il est vrai qu'il trouvait toujours les mots justes et actuels, il lui importait avant tout de ne pas s'en tenir à eux. C'est pour cette unique raison, et elle seule, qu'il est absolument justifié que G.R.S. Mead soit appelé le premier gnostique moderne. Quelle n'aurait pas été sa joie d'apprendre que, à peine plus de dix ans après son décès, les sables égyptiens allaient encore livrer bien d'avantage de secrets, permettant à la gnose d'aller tout droit au triomphe. De plus, peu de temps après, une nouvelle école des mystères se préparait à se manifester, une école où cet héritage tout entier allait prendre vie, dans un groupe qui tracerait en com-

mun un chemin gnostique libérateur actuel. À l'intérieur de ce cercle, tout le travail de Mead allait vraiment être mis à profit d'une manière concrète dans les commentaires de J. van Rijckenborgh sur l'*Évangile de la Pistis Sophia* et sur les textes d'Hermès Trismégiste. Pour conclure, n'est-il pas entièrement justifié que nous fassions résonner avec force, dans cette assemblée précisément, les *Échos de la Gnose* ? Alors que l'ironie de l'histoire voulut qu'on les ait déterrés des sables poussiéreux où ils gisaient, oubliés, même depuis les découvertes à Nag Hammadi ☸

Références :

1. Lucifer No. 8, p. 477-480
2. Hermetica, p. 34 ; 41
3. L'Adytum représente la "porte de la libération" :
"Et cette rose, en tant que cœur renouvelé, manifeste dans toute sa beauté le mystère de l'Adytum, le mystère du sanctuaire du cœur"
J. van Rijckenborgh, *Le Chemin universel*, 1975, Rozekruis-Pers – chap. V "Le mystère de l'Adytum".
4. -Theosophical Review, p. 233-242

Limites



our colors change when
we
unite!

Toucher les limites, les frontières, les extrémités, voilà LE défi, qu'il s'agisse de sport, d'aéronautique, de science (médicale par exemple), de technologie ou de *cloud* (nuage informatique) : c'est la vie, c'est le jeu. L'existence terrestre se trouve placée sous la loi des contraires : c'est une école d'apprentissage, mais l'homme a l'esprit lent.

On commence à peine à prendre conscience que, dans la matière, les possibilités sont limitées. Alors qu'à présent il est presque trop tard, l'homme songe à l'exploitation durable des matières premières, il s'emploie à réduire l'émission de CO₂ et à ralentir le réchauffement de la planète. La compréhension qu'il existe des limites à la croissance naît enfin en lui. Ainsi que Lao Tseu l'affirmait déjà il y a trois mille ans, la plus grande erreur est d'ignorer que trop, c'est trop. Certains économistes d'aujourd'hui préconisent une économie de sobriété. Ce sont cependant les intérêts à court terme qui risquent de prévaloir. Cette vision pourrait-elle se renverser ? Voilà les limites pratiques de l'écologie mondiale auxquelles le genre humain se trouve

de nos jours confronté. Or, le problème fondamental ne serait-il pas celui des frontières mêmes ?

FRONTIÈRES ÉTATIQUES Quand on considère l'origine des frontières entre les pays au cours de l'histoire, on rencontre forcément des guerres, ainsi que Karen Armstrong le montre dans son livre *Au nom de Dieu - religion et violence*. Du temps des chasseurs-cueilleurs, les frontières n'avaient pas grande importance. Avec la découverte de l'agriculture, soit environ neuf mille ans av. J.-C., un changement déterminant s'opéra dans la vie des communautés. Au Moyen Orient, les hommes apprirent à cultiver et à conserver les graines sauvages. Du temps de Jéricho, les entrepôts alimentaires exerçaient un

attrait magnétique sur les nomades affamés peuplant les régions arides. La guerre s'imposa alors pour défendre les frontières et, plus tard, pour conquérir des matières premières. Les populations s'organisèrent, des élites se constituèrent et s'emparèrent des surplus de production. À cette époque très éloignée de la modernité, économie et religion étaient indissolublement liées.

Quand l'élite au pouvoir inclina vers une tradition éthique comme le bouddhisme, le christianisme ou l'islam, les religieux adaptèrent tout simplement leur idéologie de sorte que celle-ci puisse légitimer la violence structurelle de l'État. C'est le même phénomène que l'on observe encore de nos jours. La guerre, la lutte, pour la survie font partie intégrante de l'existence terrestre. C'est la vie, c'est le jeu des frontières, c'est la manière de se comporter dans la matière et selon ses lois, comme celle de « manger ou être mangé ».

AUTO-CONSERVATION OU EMPATHIE Karen Armstrong explique aussi que le cerveau le plus ancien - le cerveau reptilien - est responsable de l'autoconservation, en vue de laquelle tous les moyens sont bons. Le deuxième cerveau, qui ultérieurement donna lieu au système limbique, rendit l'homme à même d'aimer et d'affectionner d'autres créatures. Ainsi se développa la précieuse faculté de l'empathie. Il y a environ vingt mille ans - durant la période paléolithique - se développa le néocortex ou troisième cerveau. Il est le siège de notre pouvoir du penser et de notre conscience de soi, lesquels nous permettent de nous distancier de nos émotions primitives, instinctives. La conclusion de K. Armstrong est la suivante : « Globalement, l'homme devint ce qu'il est actuellement, soumis aux impulsions contradictoires des trois cerveaux distincts. Notre néocortex nous rend intensément conscients de la tragédie et du caractère énigmatique de notre existence. »

LE DEVENIR CONSCIENT HUMAIN Au cours de l'évolution, l'être humain a donc acquis de grandioses possibilités de conscience. Nous en sommes au point où la conscience humaine doit être développée. Certains penseurs, prétendant que tout fait partie d'un plan grandiose, nous placent devant la vision d'un contexte évolutif. Nous sommes actuellement devant la marche suivante : l'homme va disposer d'un nouvel organe, il va se revêtir d'une nouvelle strate de conscience dont l'attribut principal sera l'âme. Maintenant que nous avons suffisamment expérimenté les limites de la matière qui ne nous offre aucune issue, nous allons commencer à comprendre que cette nouvelle forme de conscience peut générer l'ubiquité qui inclut l'amour absolu pour tout et pour tous. Cette conscience permet de dépasser les limitations et les contingences de la matière ; grâce à elle l'homme peut accéder à la liberté.

Au niveau de cette nouvelle strate de conscience, les lois de la matière ne sont plus déterminantes car elle sous-entend d'autres principes qui relèvent d'un ordre supérieur et exigent la non-combativité totale, très difficile à concilier avec notre monde tellement limité par les oppositions sans fin. Pour cela, il est demandé une conduite, un mode de vie rendu possible parce qu'il est inspiré par une autre dimension qui le nourrit. Celle-ci est une atmosphère d'ordre spirituel, souvent appelée la sphère christique. Si nous parvenons à garder notre conscience axée sur cette sphère de bienveillance, d'amour et d'unité, il est absolument certain que ce sont d'autres lois qui vont entrer en vigueur.

Quelle est donc cette liberté qui ne connaîtrait aucune limite ? L'illimité commencerait-il là ? Soyons clairs, la véritable liberté n'existe que dans la parfaite interaction avec toute vie, en vertu d'un 'oui' librement consenti en tout ce qui concerne le développement harmonieux du plan intérieur prévu pour l'homme. ✪

Le plus grand panthéisme

Le soleil, la lune et les étoiles, les collines
et les plaines,
ne sont-ils pas, ô âme, l'Image de Celui qui
règne ?

L'Image n'est-elle pas Lui, bien qu'Il ne soit
pas ce qu'Il paraît ?
A l'instar des rêves, vrais tant qu'ils durent,
ta vie ne serait-elle pas un rêve ?

Cette terre, ces astres fixes, ce poids du
corps et des membres,
ne sont-ils pas les signes et les symboles
de ce qui te sépare de Lui ?

Sombre est le monde pour toi : toi-même
en es la cause.
Car n'est-Il pas tout – hormis toi qui a le
pouvoir de ressentir « Je suis moi » ?

Il est gloire autour de toi, sans toi, l'auteur
de ton propre triste sort ?
Tu Le réduis en bris de lueurs, tu éteins Sa
splendeur, la rends morne.

Allons, parle-Lui car Il entend – et l'Esprit
va rencontrer l'Esprit.
Il est plus proche que le souffle, même que
les pieds et les mains !

Aux dires des sages, Dieu est la loi –
ô âme, soyons donc dans la joie,
car s'il tonne au nom de la loi, le tonnerre
est encore Sa Voix.

Certains disent : la loi est Dieu.
Il n'est nul Dieu, disent les sots,
car nous ne pouvons voir le bâton
que tordu dans le miroir de l'eau.

À l'oreille de l'homme manque l'ouïe, à son
œil la vue, mais si nous pouvions voir et
entendre – que serait cette Image sinon Lui ?



Alfred, Lord Tennyson
avec sa famille, vers 1865



Alfred Tennyson (1809-1892) « The Higher Pantheism »
extrait de *The Holy Grail and Other Poems*
(Londres, Strahan, 1870).



*THE sun, the moons, the stars, the seas, the hills
and the plains--
Are not these, O Soul, the Vision of Him who
reigns?
Is not the Vision He? tho' He be not that which He
seems?
Dreams are true while they last, and do we not live
in dreams?
Earth, these solid stars, this weight of body and limb,
Are they not sign and symbol of thy division from
Him?
Dark is the world to thee: thyself art the reason why;
For is He not all but thou, that hast power to feel 'I
am I?'
Glory about thee, without thee; and thou fulfillest thy
doom,
Making Him broken gleams, and a stifled splendour
and gloom.
Speak to Him thou for He hears, and Spirit with
Spirit can meet--
Closer is He than breathing, and nearer than hands
and feet.
God is law, say the wise; O Soul, and let us rejoice,
For if He thunder by law the thunder is yet His
voice.
Law is God, say some: no God at all, says the fool;
For all we have power to see is a straight staff bent
in a pool;
And the ear of man cannot hear, and the eye of man
cannot see;
But if we could see and hear, this Vision--were it not
He?*

Défends la vérité jusqu'à la mort

Il ne faut pas considérer comme jour de naissance de la religion protestante celui où Luther cloua ses thèses sur la porte de l'église du monastère de Wittenberg, mais bien le 6 juillet 1415, jour où Jean Hus périt sur le bûcher, il y a de cela exactement 600 ans. Le déroulement du Concile de Constance (1414-1418) fut tumultueux : on y envisageait de faire rentrer les choses

Jean Hus (1369 – 1415) est un prédicateur populaire et charismatique qui, dès 1402, prêche, souvent deux fois par jour, dans la célèbre chapelle de Bethléem, au cœur de Prague. Selon des témoins oculaires, il exerce une influence magnétique sur son public. Il sait comment gagner les cœurs de ses auditeurs en s'exprimant systématiquement en langue tchèque. Ils sont des centaines à se presser chaque jour dans cette chapelle de Bethléem. Parmi eux il y a l'épouse du roi Wenceslas, la reine Sophie, pour qui l'on a aménagé dans l'église un espace personnel auquel elle accède par une entrée spéciale pour ne pas avoir à s'asseoir parmi le peuple. En outre, Hus est son confesseur.

POUR METTRE LE FEU AUX POUDRES La présence assidue de la reine n'empêche pas Hus, non seulement de commenter la Bible, mais aussi de fulminer, comme avec le tranchant d'un couteau, contre la richesse des religieux, le laxisme des clercs et les entreprises de l'Église qui ne visent qu'à accroître son opulence. « Ces prêtres (...) sont des ivrognes dont les ventres gargouillent à cause de l'excès de boisson et ils sont si goulus qu'ils remplissent leurs panses jusqu'à faire pendre leurs double mentons. » En utilisant un tel langage, Hus met en danger sa liberté personnelle, d'autant plus qu'il pose des questions insistantes au sujet du leadership de l'Église. « Le pape ne peut être vicair du Christ qu'en étant un serviteur fidèle de la félicité de Jésus-Christ. » Autrement dit : si quelqu'un

accède à la papauté sans avoir été choisi par Dieu, faut-il lui obéir ? Il va de soi qu'une telle question ne peut qu'inciter un 'establishment' ecclésiastique se sentant menacé, à mettre le feu aux poudres. Pour toutes les questions concernant les décrets, directives et décisions à l'intérieur de l'Église, Hus se réfère à la Bible comme unique source vivante. En cela, il s'appuie sur des conceptions formulées trente ans plus tôt par le théologien et prêtre anglais, John Wycliff, l'inspirateur discret de sa propre œuvre théologique.

LESTRAITÉS DE WYCLIFF Jean Hus prend connaissance des traités de Wycliff par l'entremise de Jérôme de Prague qui les a ramenés de Londres jusqu'à Prague en 1382, à l'époque du mariage de Richard II d'Angleterre avec Anne de Bohême. Wycliff était un grand propagandiste de la parole de Dieu qu'il transmettait en langue vernaculaire et il semble qu'il ait été influencé par les conceptions bogomiles et cathares. Nous en voulons pour preuves les points suivants :

- Sa phrase célèbre « *God must obey the devil* » (Dieu doit obéir au diable) est l'exacte traduction de la thèse fondamentale bogomile : le diable (le démiurge) est le despote tout-puissant de ce monde.
- La modification qu'il a apportée au Notre Père : « *oure breed ouer othir substaunce* », – pour dire : « donne-nous aujourd'hui notre autre pain, d'une composition supra-substantielle impérissable » qui renvoie directement aux bogomiles et aux cathares.

JEAN HUS – LA PREMIÈRE RÉFORME

dans l'ordre au sein de l'Église, très divisée à cette époque, après que Jean Hus et ses adeptes aient été les premiers à rompre avec l'Église de Rome au XV^e siècle. Le mouvement social hussite donna lieu à la première organisation ecclésiastique protestante.



Ô sainte simplicité Les flammes s'emparaient déjà de lui quand une petite femme âgée se précipita pour ajouter une brindille au bûcher. Hus se serait à ce moment-là écrit : « *Sancta Simplicitas* » (Ô sainte simplicité), puis il confia définitivement son corps au feu. Ensuite, les bourreaux emportèrent les cendres sur une charrette et les dispersèrent dans le Rhin. Cette dispersion avait valeur de « *damnatio memoriae* » (damnation pour la mémoire), d'effacement définitif

de tout souvenir. Alors qu'il marchait vers le bûcher, de sa hauteur, Hus s'adressa encore une fois au roi : « Est-ce cela votre laissez-passer ? » Et Sigismond rougit violemment. De ce rougissement révélateur, les livres d'histoire font mention car, un siècle plus tard, Charles Quint, se rappelant Sigismond, aurait lancé à son auditoire, au moment où fut annoncée une exécution qu'il avait ordonnée : « Et moi je ne rougirai pas ! » Le 30 mai 1416, Jérôme de Prague, celui qui avait fait



La Bible Martinicka, vers 1430.

Lettrine initiale du livre de la Genèse. C'est probablement la plus ancienne représentation de la mort de Jean Hus sur le bûcher.

connaître Wycliff à Jean Hus, connu le même sort que lui et cela au même endroit. La *Chronique de Richental* mentionne ceci : « Lorsqu'on le conduisit dehors, Jérôme de Prague récita le Credo. Ensuite il entonna la litanie « *Christus vincit - Christus regnat - Christus imperat !* » (Christ vainc, règne et est souverain), puis il reprit la Confession de foi. Le bûcher fut allumé au même endroit que pour Hus et, comme lui, il n'exprima aucune contrition. Il endura un plus long supplice

que celui de Hus car, étant de constitution robuste et solide, il mit plus de temps à mourir ; les hurlements de cet homme à l'épaisse barbe noire étaient terrifiants. Après son exécution, ses cendres et tous ses restes furent également dispersés dans le Rhin. De nombreux savants furent profondément attristés de sa mort car il était encore plus érudit que Hus – à Prague, Londres, Cologne et Erfurt, il était un maître des arts libéraux. »

– Il en va de même pour ce qui est de refuser la liturgie et les sacrements, de prêter serment, d'interdire aux prêtres pécheurs de présider les cérémonies.

Les traductions en tchèque faites par Hus sont quasi littéralement les thèses de Wycliff, ceci sans se préoccuper des sources – le plagiat était une notion encore inconnue à cette époque. Dans la pratique, les conceptions du tchèque Hus sont plus nuancées que celles de l'anglais Wycliff. On voit une conscience de soi éclore en ce grand réformateur religieux. Cette conscience s'exprime par un nouveau penser religieux où le rapport entre Dieu et l'homme est considéré comme une affaire individuelle. Cela démontre la croissance en lui d'un intense besoin intérieur de se conformer aux normes de *Swet* – la lumière primordiale, en tchèque – soit aux idéaux élevés de *l'Imitation de Jésus Christ*. À l'instar des humanistes, il pose, comme le fera Érasme au XVI^e siècle, le fondement d'un christianisme où l'homme suit sa propre conscience et où les expériences personnelles d'ordre spirituel prévalent sur les dogmes de l'Église. Simultanément, ses interventions opèrent comme un catalyseur dans une lutte sociale qui ne va pas tarder à éclater, à savoir le conflit séculaire entre l'autorité et la liberté, la centralisation et la décentralisation, la classe dirigeante et les *have nots* – les démunis.

Lors des préparatifs du concile de Constance – afin d'assurer le calme dans son royaume et à l'intérieur de l'Église – le roi Sigismond (monté sur le trône en 1411) parvient à convaincre Hus

d'aller défendre ses idées à Constance. Jean Hus y consent pour autant que le roi lui promette qu'il n'aura à en subir aucune injustice, recevra un laissez-passer sous forme de document écrit et bénéficiera durant son voyage d'un plénipotentiaire royal à ses côtés. Hus prépare trois allocutions entièrement nouvelles, persuadé qu'il parviendra à gagner le Concile à ses conceptions. Au début du mois d'octobre de l'année 1414, il se met en route pour Constance. Il avait été convenu qu'il accompagnerait le roi, mais celui-ci ne partira que deux mois plus tard. Il est vrai qu'ils auraient sûrement eu du mal à s'entendre – Jean Hus, ascétique et sérieux et Sigismond, homme de pouvoir et bon vivant bourguignon. On est au mois de décembre lorsque le roi s'annonce ; quant à l'accompagnateur royal, il est toujours absent quand Hus prend, joyeux et confiant, la direction du lac de Constance.

DISPUTES ÉPUIANTES En Europe centrale, partout où il séjourne, Hus est chaudement accueilli, toutefois, cela ne va pas être le cas à Constance. Quelques jours après son arrivée, le théologien y est enfermé, sur ordre des cardinaux, dans un endroit froid et humide, pour être interrogé. Durant des semaines, il va subir des interrogatoires quotidiens et des disputes éreintantes avec le collège des cardinaux, dans le but de l'épuiser.

On lui soumet les quarante-cinq articles litigieux de Wycliff avec demande de les abjurer. Il consent à prendre ses distances par rapport à certains de ces articles mais doute de la bonne

Johannes hus



Tout le monde a le droit de lire la Bible

Survol de quelques conceptions de John Wycliff.

- L'eucharistie est une invention humaine qui n'a pas de fondement dans l'Évangile.
 - Ne pas croire en la transmutation du pain et du vin en le corps et le sang de Jésus Christ. (La dite 'transsubstantiation', décrétée par Innocent III en 1215.)
 - Le statut divin et l'infaillibilité du pape sont un non sens ; au contraire, le pape c'est l'anti-Christ.
 - Ne faire aucune allégeance à quelque autorité placée au-dessus des diacres et des évêques ; donc, obéir ni aux archevêques, ni aux cardinaux, ni au pape ; les décisions du pape et des conciles sont sans valeur.
 - Le pouvoir d'« ouvrir ou de fermer le ciel » n'est pas du ressort de l'Église ou du pape ; aussi, l'excommunication est-elle une impossibilité.
 - S'opposer à la confession, instaurée par Innocent III en 1215 ; s'opposer aux indulgences et aux traditions de l'Église.
 - Ne pas reconnaître les saints ; s'opposer aux pèlerinages.
 - S'opposer à la richesse ecclésiastique.
 - La Bible est la parole de Dieu et tout le monde a le droit de la lire ; l'interdiction de la lire, décrétée au concile de Valence en 1299 est absurde.
- À cause de cela, Jean Hus traduit la bible latine en anglais et, pour ce faire, se fit aider de son secrétaire John Purvey et des collaborateurs de celui-ci.

formulation par l'interrogateur de certains autres. Il reste cependant inébranlable quant à la teneur générale des propositions et à la vision ecclésiastique de Wycliff : Jésus Christ est le chef de l'Église véritable. On lui demande maintes fois de révoquer ses points de vue, mais il refuse ; il en trouve la force dans l'évangile de Jean (chap. VIII) : « cherche la vérité, écoute la vérité, conserve-la, défends-la jusqu'à la mort. »

LÉVITIQUE Quelques mois plus tard, le roi Sigismond intervient. Il fait savoir à Hus qu'il ne pourra plus continuer d'assurer sa sécurité s'il ne se dispose pas à revenir sur ses positions. Le roi ordonne alors que trois débats aient lieu en public et en sa présence, avec la participation expresse de théologiens de haut rang. L'un d'eux – un certain J. Zacharias venant d'Erfurt – accuse Hus d'interpréter d'une manière non totalement conforme un certain passage du Lévitique (Ancien Testament). Le prélat d'Erfurt sort « gagnant » du débat et se fait décorer d'une rose blanche. On le considère comme l'un de ceux qui parviendront à envoyer Jean Hus au bûcher. Ce fut le fait le plus « méritoire » du curriculum vitae de Zacharias à qui l'on offrit d'ailleurs un mausolée sous l'autel de l'église épiscopale d'Erfurt. Même Sigismond finit par lâcher Hus et le 6 juillet 1415, l'« hérétique endurci » se voit condamné à mort au cours d'une séance plénière du Concile tenue dans la cathédrale de Constance. ✪

Bibliographie sur demande auprès de la rédaction



Les textes de la conférence traitaient de la réincarnation, de l'influence des planètes des mystères, de cristallisation, des choix personnels, du regard devant soi, de la nécessité de soigner le corps et d'autres sujets pratiques. Il y eut des explications au sujet de la transfiguration et du renouvellement, du lâcher prise et de la vie au présent. Et puis la plus importante peut-être des leçons de cette conférence, ne nécessita pas d'être expliquée puisque toutes les personnes présentes en faisaient l'expérience : on n'est pas seul !

Le voyage de Mantao

(III et fin) C.M. CHRISTIAN

Je galopai sur mon ânon durant au moins sept jours, suivant toujours le cours de la rivière, à travers de vastes contrées fertiles jusqu'à ce que les toits en étain d'une cité apparussent à l'aube d'un jour naissant. Le spectacle, de loin, était ravissant.

Après un si long voyage, je me réjouissais de prendre quelques jours de repos dans un cadre hospitalier. Je pressai donc vivement mon petit âne gris. Mais il s'immobilisa tout à coup et refusa obstinément d'avancer.

« Que t'arrive-t-il ? » lui demandai-je.

« Il vaudrait mieux ne pas nous rendre dans cette ville aujourd'hui ! » dit-il. Ce conseil me déplut.

« Alors j'irai tout seul », répliquai-je impatientement. « Bien, vas-y tout seul », répondit-il, très calme.

Je me mis en route. Prenant appui sur mon bâton de pèlerin, je marchai à travers des bois verts et luxuriants, jusqu'à ce que j'eus la joie de compter, du haut d'une colline, les quatre-vingt-quatre tours de la ville qui fièrement se dressaient dans la vallée.

Mais soudain, un violent coup de tonnerre me jeta à terre, une colonne de feu s'éleva de la ville jusqu'au ciel, l'enveloppant de fumée et de flammes. J'entendis, dans le lointain, un affreux tumulte de personnes et d'animaux qui tentaient de sauver leurs vies hors de cette mare de feu. Profondément bouleversé par le destin horrible survenu à cette cité, je demeurai comme cloué sur la colline, jusqu'à ce que tout fût consumé. Alors mon petit âne surgit à mes côtés et posa sur moi ses yeux fidèles et doux : « Voilà, c'est ce

que j'essayais de te dire. » Reconnaisant, je baisai son front et longuement caressai son pelage. Puis, tous deux, nous nous frayâmes un chemin à travers l'épaisse fumée et les décombres, à travers le feu couvant, à travers des murs écroulés, des poutres encore brûlantes, des débris charbonneux, jusqu'à ce que nous atteignîmes le cœur de la cité, où peu auparavant s'élevait le magnifique palais aux dix-huit coupes. Sur un pilier noir de fumée, se tenait assis, tout seul, un vieil homme, vêtu de haillons comme un mendiant, les cheveux roussis, le visage pâle de terreur.

« Comment un destin aussi atroce a-t-il pu frapper cette ville ? » demandai-je.

« Hélas ! Hélas ! se lamenta-t-il, cette cité était le joyau d'un souverain qui se faisait passer pour l'empereur du monde, mais qui se comporta comme un ignorant à l'égard de la nature et des dieux ! En utilisant, sans les maîtriser, certaines forces secrètes, il mésusa de son pouvoir et, pris de folie, conduisit son peuple à sa perte. Et vous, que cherchez-vous en ce lieu terrifiant ? » s'enquit-il.

« Nous ne sommes que de passage ici, nous suivons la voix intérieure pour retrouver la trace du trésor de lumière que jadis je perdis et que je me dois de recouvrer maintenant. », répondis-je doucement. Le veillard prit ma main et ne la lâcha plus.

« Je vous en prie, parlez-moi donc de ce trésor. » Ne sachant que dire, je demeurai silencieux.

Après un certain temps cependant, ces paroles me montèrent aux lèvres :

« On l'appelle le *Fruit d'or céleste*, la *Pierre des*



Sages ou la Perle. Mais comme je suis moi-même en pèlerinage, je ne peux que difficilement le décrire. Néanmoins, écoutez ce que j'ai à vous dire : lorsque les choses mensongères de ce monde se révèlent à vous comme dans un miroir, là se dévoile sa trace. Si on vous tend une coupe emplie à la source de la vérité, là se manifeste sa force. Quand vous découvrez que tout le savoir du monde n'est que tromperie, là commence sa sagesse. Au moment même où la senteur de la rose trace quatre chemins formant une croix, vous connaissez son souffle. Là où l'ombre du passé touche le voile de l'avenir, là débute son Présent rayonnant. Quand le plus grand savoir s'incline devant l'être le plus infime, vous rencontrez son amour. Là où la parole solaire retentit dans le coeur silencieux, là commence son mystère... »

Puis je me tus. Le vieillard commença alors à se lamenter pitoyablement :

« Je, je... devenu fou, c'est moi qui ai mis cette cité à feu et à sang, par un artifice du malin. » Brisé, tourmenté par la culpabilité, profondément ému par sa prise de conscience, il tomba à genoux et s'écria : « Mon Dieu, comment puis-je expier pareille action ? »

Longtemps nous gardâmes le silence, dans l'attente d'une possible réponse, mais en vain. Seul l'écho gémissant de la mort retentissait des décombres. Alors, j'offris mon soutien au vieil homme et lui tendis la coupe d'Eau vive afin que, selon la volonté de Dieu, un rayon de Lumière puisse éclairer son coeur assombri. Il me remercia en silence, nous pria d'attendre

un instant et s'éloigna en titubant. Il revint peu après, tenant dans sa main un rubis d'une grande beauté, de la taille d'un œuf et me dit : « Celui-ci, épargné par les flammes, est demeuré intact. C'est la pierre de feu qui, jadis, tomba du ciel, plus exactement du bandeau qui ornait la chevelure d'un ange, lorsque celui-ci se révolta contre Dieu. Il vous comblera de bénédictions ! » J'acceptai l'étrange pierre. Les bénédictions se changeraient-elles en salut ? Je lui montrai la fleur blanche sur ma poitrine. Son parfum et son doux rayonnement pénétrèrent jusqu'au plus profond de son être et son cœur s'ouvrit. Alors nous nous en allâmes.

Délaissant derrière nous l'endroit brûlé qui, hier encore, avait pour nom Kingscharnobilkan, la cité impériale mondiale, nous nous dirigeâmes vers l'Est, et le voyage se poursuivit durant presque trois lunes. bercé par la cadence monotone de mon petit âne gris, je me mis à rêvasser, quand soudain, comme provenant du sol, un vent glacé et belliqueux, semblable à de virulentes aiguilles nous soufflant dans les oreilles, nous enveloppa. Il nous tirait, nous harcelait comme s'il jouait avec de petites balles et, moqueur, nous poussait ainsi devant lui.

Pour lui échapper, nous nous jetâmes au sol. Alors, d'un rire sarcastique, ses flèches, tirées d'en haut, nous atteignirent. Nous sautâmes sur nos pieds en titubant et, à toute allure, nous nous frayâmes un chemin, jusqu'à ce que, complètement épuisés, nous atteignîmes une formation de rochers qui s'étaient à perte de vue vers le Sud. Nous pensions être en sécurité en sécurité



et la tempête fit rage à nouveau, jaillissant des crevasses, des gouffres, des ravins, nous poussant d'un rocher à l'autre, dans un vacarme assourdissant semblable tout à la fois à un ricanement, à un rugissement plaintif et à un coup de fouet sauvage.

Le labyrinthe ! Mon esprit confus et désordonné venait de comprendre quelque chose : nous, pauvres hères que nous étions, nous nous trouvions prisonniers de la ruse et de la méchanceté,

dans le labyrinthe des démons du Vent. C'était là le repère, ainsi que l'histoire le raconte, d'un rassemblement de puissants éons et de leurs archontes, et de légions d'âmes de trépassés. Aucune âme vivante n'aurait osé s'aventurer ici ! Par bonheur, cette nuit-là, le ciel nous fut salutaire. Une bonne étoile nous conduisit vers une cachette protectrice dans un rocher en forme de pentagone. Nous y trouvâmes un abri contre la tempête et, pour un certain temps du moins,



nous pûmes échapper à la colère des démons et à leur jeu cruel.

À l'abri dans notre cachette nous nous reposâmes et, après une prière sincère et profonde, nous prîmes un bain de fraîcheur dans la force nouvelle de ma Coupe. Très haut dans le ciel, au-dessus de nos têtes, à travers une fissure du rocher, j'admirai, étincelante de beauté, l'Étoile qui veillait sur nous.

Nous dormions encore profondément, – qui pourrait dire depuis combien temps ? – lorsqu'une voix me réveilla, pure et douce comme jamais je n'en avais entendue auparavant : « N'aie crainte, ô ami ! Mais réjouis-toi de ce que tu sois arrivé à temps. Cela fait mille ans déjà que je suis retenu prisonnier ici et que j'attends qu'un homme vienne me délivrer. »

« Qui es-tu ? » m'écriais-je, animé d'une joie extrême.

« Je suis la vérité revêtue de la peau de l'aigle. Issue de la grande Lumière, je reviens. Je suis le messager du royaume du Père au fils perdu. Je suis la sagesse qui, suspendue au rocher, connaît le sûr chemin conduisant à Lui. Je suis l'amour, qui se donna le serpent en offrande, pour l'amour du fils. Je suis la volonté du Père, qui garde dans un nid, en hauteur, la Perle de Lumière. Je suis la force du silence, qui appelle le fils à l'éveil. Je suis un rayon du pouvoir du roi qui attend ton retour à la maison. Je suis l'aigle de la Lumière. »

Puis ce fut le silence.

Vivement ému, je m'écriai : « Où es-tu, aigle, comment puis-je te trouver ? » Seul me répon-

dit l'écho de ma voix. Puis il y eut un profond silence. Je voulus immédiatement quitter la cachette dans le rocher. Néanmoins, dès que je mis la tête dehors, les flèches de la tempête tirèrent à nouveau sur moi. C'est pourquoi nous décidâmes de rester encore là et d'attendre un moment plus favorable.

Lors de la troisième nuit, l'Étoile brillait toujours au-dessus de nos têtes ; mon âne me sortit de ma somnolence et dit :

« N'entends-tu pas les esprits des rois ? Ils veulent te parler ! »

Mais je n'entendais rien d'autre que frémissements, murmures et sifflements et je m'assoupis. Un peu plus tard, mon âne me secoua à nouveau :

« Regarde ! Maintenant, ils viennent en visite chez nous. »

Alors je me frottai les yeux et je regardai avec acuité autour de moi. Dans la lueur du demi-jour, j'aperçus, sortant des fentes du rocher, des milliers de petits soldats noirs insignifiants, arrivant de partout, marchant en longues files et qui se rangeaient en ordre de bataille autour de mes pieds.

Je ressentis une profonde répulsion lorsque je me rendis compte de ce que notre destin nous réservait, car ces fourmis-là, c'était les infâmes fourmis nécrophages qui, en une seconde, vous dévorent jusqu'au squelette.

Mon intention était de donner des coups de pieds furibonds un peu partout autour de moi, lorsque mon âne, pour la troisième fois, me reprit mais, cette fois-ci, d'un coup de sabot :

« Ecoute plutôt ce que le monde des esprits veut te dire ! »

Je m'inclinai profondément jusqu'à ce que, dans ce grouillement et ce sifflement infernal, une menace clairement reconnaissable me parvint. Il s'agissait des puissances du vent et des rois des esprits qui, dans le royaume des démons, se changeaient volontiers en vermine. Comme des légions de fourmis, ils nous faisaient, en chœur, part de leur menace. Ils menaçaient de nous dévorer instantanément jusqu'aux os, si je ne plaçais pas tout de suite au milieu d'eux la coupe que je portais avec moi !

La Coupe ! C'était donc le but de la chasse, l'intention du jeu des démons, de vouloir s'approprier, par ruse et malignité, la source de l'Eau de la Vie, la Coupe sacrée.

Avant même que je pusse bien me rendre compte de la brutalité du jeu, et que, fou d'hésitation, je pusse réfléchir à une réponse adéquate, j'entendis de nouveau, de façon claire et lumineuse, au dedans de moi, la voix de l'aigle :

« Le moment opportun est arrivé, mon ami, viens vers moi ! »

« Je viens – m'écriai-je –, Père bien-aimé, que votre volonté s'accomplisse ! »

Je me saisis de la Coupe et la tins fermement dans ma main. Puis je montai à toute allure sur mon âne et lui soufflai : « C'est le moment maintenant. Galopons, allons-y ! »

Et tandis qu'il accélérât l'allure, moi, priant dans mon for intérieur, j'aspergeais les alentours des gouttes miraculeuses de la Coupe. La légion de fourmis, décontenancée et effarouchée, s'enfuit. Les démons du vent et leurs éons, les rois des esprits et leurs légions, consternés, firent de même, car les gouttes enflammées de l'Eau vive les étouffaient. C'est ainsi que la Coupe, par ses forces et grâce à Dieu, nous traça un chemin vers la liberté. Et, pour ce moment du moins, nous pûmes nous échapper.

Nous continuâmes notre route à travers le laby-

rinthe rocheux qui, en spirale, semblait monter de plus en plus haut. Il y avait aussi des hiéroglyphes gravés, ici et là, dans le rocher, qui nous montraient des passages vers des rochers plus élevés. Alors que nous avions déjà monté six spirales, fatigués, nous nous heurtâmes à un rempart rocheux : la fin de notre voyage. Car comment, dans de telles circonstances, serait-il possible de continuer ? Comme je regardais en bas, dans le gouffre vertigineux, je surpris des grimaces courroucées entre les rochers, des créatures malignes et, au-delà de la mer grise de pierres, une armée d'insectes abominables s'approchait. « Jusqu'ici et pas plus loin », dit mon âne. À ma grande consternation, je m'aperçus que mon ami gris boîtaït. Sous son sabot arrière gauche, je vis une blessure, causée par la morsure de fourmis. Vite, j'y mis une goutte du baume guérisseur et je massai doucement avec le rubis ! Mais en vain. Mon ânon se coucha sur le côté et dit d'une voix douce mais ferme : « Je reste ici. Continue tout seul, grâce à la force de Dieu. Mon temps est arrivé, je vais mourir mais c'est pour ton salut, tu verras ! »

Ceci me toucha profondément. Ces mots de mon ami me pesèrent. Pourtant je sentis, en vertu de la loi antique des étoiles, qu'il devait en être ainsi. Je donnai un baiser fraternel à mon compagnon de route, et le remerciai pour toute sa fidélité. Je déposai la fleur blanche sur sa poitrine et il mourut. C'est ainsi que nous prîmes congé l'un de l'autre.

À ce moment-là, la voix de l'aigle s'éleva avec force : « Viens, fils du Père, il est vraiment temps maintenant ! »

Au bord du désespoir, je cherchai dans le mur du rocher une marche. Mais tout se révéla vain. Le mur était noir comme de l'onix et lisse comme du cristal. Aucun point de repère, aucune fente pour les pieds ou les mains. Comment pourrais-je jamais escalader la paroi ? C'était impossible ! Je me trouvai face à un mur. Était-ce la fin ? Et



l'armée de fourmis s'approchait toujours plus. Je repassai le long du mur du rocher et arpentai quatre-vingt-dix-neuf pas au moins, d'un bout à l'autre de la paroi. En fin de compte, je découvris, gravée dans la pierre, une croix avec une fleur au milieu. Cela me donna du courage. Et juste à cet endroit, j'aperçus une fissure, de la longueur de trois mains au moins, dans le mur de roc vertical !

Cependant, avant de me mettre à grimper, je regardai l'endroit où j'avais pris congé de mon ami et un frisson d'horreur, mais aussi de gratitude, me parcourut l'échine. Car, à cet endroit, gisait un squelette tout blanc, bien nettoyé par les fourmis. C'est ainsi que mon petit âne avait donné sa vie pour moi.

Puis, je m'introduisis dans la fente et me propulsai de toute la force de mon espoir environ cent mètres plus haut. Comment j'y parvins, je ne le sais pas. Plus mort que vif, je rampai jusqu'à un plateau rocheux, et je fus stupéfait de la vue du panorama ! C'était comme si le monde entier gisait à mes pieds. Et tout au loin, à l'horizon, le soleil couchant plongeait dans la mer de brume enflammée. Quelle vue magnifique ! Je me sentis infiniment petit. Au-dessus de moi, dans la douceur violette du firmament, brillait l'Étoile. Alors la voix, clairement reconnaissable, se fit entendre à mon oreille : « Eh bien, te voilà ! »

Je me retournai, et sur la table du rocher de l'enceinte carrée en pierre, se présentait un lézard géant sinueux, enlaçant un rocher en forme de T, qui se dressait de manière imposante. Sur ce rocher se tenait immobile, harnaché de ses

ailes puissantes, mais portant à sa patte un lourd anneau de fer, prisonnier et couvert de blessures, l'aigle.

« N'aie pas peur ! Approche, approche-toi de moi ! » dit-il. Le rayonnement de son œil d'aigle pénétra profondément en moi. Courageux mais tremblant comme une feuille, je m'approchai des écailles noires du lézard géant allongé là, tenant sa queue dans sa propre gueule. Sans bruit, je me hissai plus haut grâce aux plaques pointues desquelles émanait l'haleine brûlante et soufrée d'un monde de rêve calciné. Un dernier balancement et je me trouvai devant le rocher en forme de T, puis je levai les yeux vers lui. Un souffle pur, doux et sage, à cet instant, retint toute mon attention. L'aigle me demanda :

« Es-tu prêt à l'acte ? »

C'est avec mon cœur que je le regardai... Tout en haut dans le ciel scintillait, brillante, l'Étoile, et je répondis : « Oui ! »

« Écoute ceci, poursuivit l'aigle : en toute liberté, je me suis fait prisonnier du monde, dans l'espoir qu'une semence d'amour puisse éclore et s'enflammer dans les cœurs des hommes jusqu'à l'acte libérateur. »

Attisé par cette parole, je plaçai la Coupe devant le rocher et y déposai le rubis : « Je suis prêt. Permetts-moi de te libérer rapidement ! »

« Es-tu prêt à faire la même chose que moi pour tes frères humains ? Alors grimpe, défais mes chaînes et attache-les à toi-même. »

Lorsque j'entendis cela, les étoiles disparurent derrière de légers nuages. Rien qu'à l'idée du destin qui m'attendait, un frisson parcourut ma

poitrine. Le doute m'assaillit : Est-ce que tous mes efforts pour atteindre le salut éternel auraient été vains ? Est-ce que ma recherche allait s'achever sur semblable résultat ? Quelle vague ténébreuse me submergeait ici, maintenant ? L'aigle perçut mon frisson et, d'un ton empreint de douceur, il me dit : « Retourne, mon ami, si l'acte est trop difficile pour toi. J'attendrai un moment plus opportun. »

Cette parole clémente m'atteignit, tel un éclair fulgurant. Ce n'est qu'alors que je perçus le sens de l'offrande et que son merveilleux mystère se dévoila : c'est ce qu'on nomme l'Amour de Dieu.

J'inclinai profondément la tête et implorai :
« Père, pardonne-moi ! »

Puis, désormais en état de le faire, j'accomplis l'acte. Je me hissai en haut du rocher et je défis l'anneau de fer qui enserrait la patte de l'aigle. À ce moment-là, seul régnait au-dessus de moi le silence, infiniment pur. Je mis mon pied dans l'anneau et le refermai. À présent, je portais moi-même le joug, j'étais incorporé dans la chaîne d'offrande au service de tous mes frères humains, pour les aider à se libérer et à retourner à la maison du Père.

Quant à l'aigle, à présent délivré de l'anneau, il se plongea dans la coupe et celle-ci guérit ses blessures. Il but le vin. Et le rubis, la pierre de feu, il l'avalait.

Puis il déploya ses ailes et dans la paix rayonnante de sa puissance intérieure, il chanta son hymne au Soleil :

« De l'éternel arbre aux joyaux une perle tomba dans l'espace-temps. Et, avec elle, le cœur des hommes sombra dans la nuit du monde et la douleur mortelle. Mais le Soleil des soleils chercha partout à la ronde ; il envoya son rayonnement à travers l'espace et le temps, jusqu'à ce qu'il trouvât la perle et regagnât le cœur des hommes. À présent, du monde de la nuit et de la mort, le cœur de l'homme porte dans

ce rayonnement, sa perle vers le ciel, dans le royaume du Soleil, et la suspend à nouveau, dans l'arbre aux joyaux. »

Après son hymne, qui avait pénétré profondément comme un baume dans mon cœur, parce qu'il avait résonné, clair comme le jour, l'aigle m'interpella : « Maintenant, frère, viens ! Prenons ensemble notre envol vers le mont de l'Éden ! »
« Vers le mont de l'Éden ? Comment est-ce possible, avec mon pied dans l'anneau, lui-même soudé au rocher ? »

Puis, ô merveille incompréhensible, bien que mon corps fût suspendu au rocher, tourné vers la terre en offrande de lui-même, mon âme, elle, orientée vers le ciel, était enflammée par l'amour. Deux ailes magnifiques poussaient à présent de chaque côté de mon âme. Je les fis se mouvoir vers le haut et vers le bas, et je me détachai du rocher grâce à ce corps singulier et m'envolai avec l'aigle, transperçant ainsi le royaume de la nuit à la rencontre de l'aube enflammée. Bien au-dessous de nous, formant une sorte d'écume, s'étendait un océan de brumes : le monde de l'illusion. Bien au-dessus de nous, resplendissait, de plus en plus lumineux, l'espace incommensurable. Depuis combien de temps volions-nous, je ne saurais le dire, étant donné que, dans ce domaine, les jours et les heures n'existent pas.

Ici, aux côtés de l'aigle, je devins conscient de la manière dont les mondes s'interpénètrent : sept sphères tournant les unes dans les autres et gravitant en s'inclinant dans un mouvement spiralé autour d'un point central de l'univers, le Soleil des soleils. Ce Soleil, qui se reflète dans le sein des hommes comme étincelle divine. Ce Soleil, qui conduit le tout à la Vie. Ce Soleil, qui veut être connu de tous les êtres, qui veut se manifester dans toute la création comme amour de Dieu, Esprit et Vie.

Comme c'était délicieux de glisser et de planer dans l'azur, à coups d'ailes feutrés aux côtés de



l'aigle, dans l'apesanteur et en toute liberté ! Mais soudain nous approchâmes d'un imposant massif montagneux. Il y avait bien mille sommets au-dessous de nous, enveloppés de neige éternelle. Le plus élevé d'entre eux, que l'aigle avait choisi comme destination finale, s'appelait la *montagne d'Éden*. En ce lieu, tout en gravitant autour, nous nous laissâmes lentement choir jusqu'à terre. Sur le sommet, près d'un glacier en pente, dans une enclave de rocher protégée du vent, il y avait un abri.

« Viens et vois », dit-il et il me montra son nid. Tout d'abord, je ne vis que des branches noueuses. Mais après m'être approché, je découvris, incrusté entre mousse végétale et brindilles, dans un récipient vert velouté, quelque chose de resplendissant, rayonnant de beauté, rond et immaculé. Jamais je n'avais vu pareille splendeur. « Accepte ceci de ma part en signe de gratitude et de reconnaissance et apporte-le à ton Père », dit l'aigle.

Et tandis que, jubilant, je le recevais, je dus fermer les yeux, aveuglé que j'étais par son éblouissant éclat. C'était la *Perle*, le *Fruit* céleste si longtemps désiré ! La *Pierre des Sages* ! Quelle force, quelle lumière jaillissaient en moi ! Mon œil solaire s'éveilla. Je m'immergeai complètement dans l'océan de flammes dorées et je fus transporté grâce au bain de feu alchimique qui me propulsait vers le haut à travers sept cercles, jusqu'au point de départ où, jadis, mon voyage avait commencé.

À nouveau, comme au tout premier commencement, j'étais dans le jardin de mon roi Man.

Là se trouve le vieil arbre. Dans la fontaine chante la source. Un tapis de rosée s'étend sur le pays comme une épouse est drapée dans son voile, et dans des myriades de perles se reflète, resplendissant, le Soleil. Dans cette splendeur de Lumière, s'éveillent les roses parfumées, et tous les oiseaux, en chœur, poussent des cris d'allégresse. Oui, je suis retourné chez moi, dans mon pays d'origine ! Je porte de nouveau un vêtement éclatant, parsemé de pierres précieuses et, sur ma tête, une couronne ; je me nomme désormais Mantao, Fils de Roi.

Et devant moi, se tient mon Père, comme auparavant, comme si rien ne s'était passé. Dans ma main, je tiens le plus beau fruit du vieil arbre. Rempli de joie, je le lui offre. Mon Père le prend en souriant et dit :

« Mon fils bien aimé, je suis heureux. As-tu approfondi ce qu'était le temps, maintenant ? »

« Ô Père, dis-je d'une voix douce, vous m'avez initié à son mystère. Profonde fut ma chute. Le chemin fut long et le voyage prodigieux. Permettez-moi de vous raconter ce qui se passa. » Dès que j'eus dit ceci, ma Mère, le Silence, pénétra au milieu du jardin, et déposa un baiser sur ma bouche. Bienheureux, je me tus. Puis, dans le vieil arbre près de la source, on entendit chanter l'hymne d'allégresse des séraphins et des chérubins ailés, en l'honneur du Soleil des soleils. ☼



Seul, le Chemin est long et pénible ; ensemble, il est plus court et plus facile. Saisis les chances qui te sont données, accepte l'aide du groupe et de la Fraternité. Il y a toujours de l'aide et toujours aussi de la Lumière. Si nos yeux peuvent apercevoir la flamme d'une bougie jusqu'à mille six cents mètres, c'est dans l'obscurité que la Lumière divine se perçoit le mieux.

Ainsi, les jeunes élèves et les plus anciens des moniteurs ont vécu Pâques à Caux comme un phare de Lumière et de joie. Cette Lumière luit ardemment et en permanence ; elle est sans cesse apportée à un nombre de frères et de sœurs toujours plus grand, si bien que l'unité que nous pouvons former se trouve renforcée. .



C'était frappant, cette unité du groupe. On formait vraiment un ensemble, et même si on prenait parfois distance du groupe, on sentait qu'on en faisait toujours partie. C'était un rassemblement d'amis de l'Europe entière, motivés par un objectif commun. Il va de soi que l'ambiance particulière d'un groupe de jeunes ne manquait pas et peut-être peut-on le mieux la décrire comme une atmosphère chaleureuse, joyeuse et détendue à laquelle les moins jeunes participèrent également !

À l'instar d'une étoile qui se dégage des nuées d'où elle sort, un jeune trouve un jour le courage de briser le carcan des limitations. C'est le début d'un choix où il se prépare à son chemin propre, le chemin qui va de l'extérieur vers l'intérieur. Des torrents de paroles laissent la place au silence des lacs.

D'une manière ou d'une autre, il devient de plus en plus connaissable, dirait-on. Celui qu'il portait un peu secrètement en lui-même avant ça, se fait de plus en plus distinctement connaître. L'infini se met à battre dans son cœur, recherchant sans cesse ce qui paraît limité et il le dissout en lui-même, rendant ainsi tout possible : tout créer, tout porter et tout dissoudre.

